

SERMONS



1254

149

STU

902

Storage

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER (SOCIÉTÉ ANONYME)
33, Rue de Seine, 33





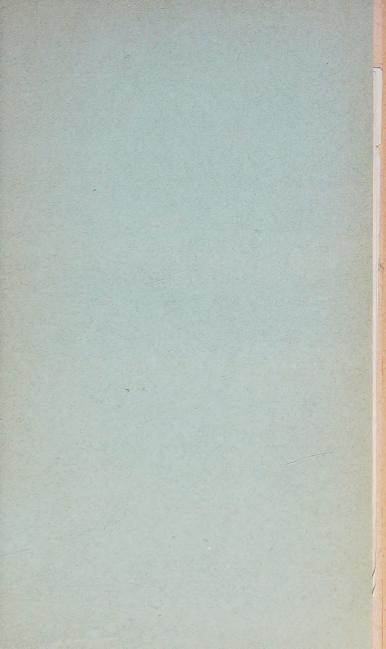
BERKELEY, CALIFORNIA

THE GIFT OF

CHARLES WILLIAM WENDTE

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall.

Digitized by the Internet Archive in 2022 with funding from Kahle/Austin Foundation



ERRATA

LANDON OF SAY VIVE.

Page 69, ligne 16, au lieu de rivé, lire rivés.

Page 91, ligne 25, au lieu de intimidité, lire intimité.

Page 96, ligne 14, au lieu de II devançait par cet état d'esprit..., lire II devançait par cette réponse l'état d'esprit...

Page 142, ligne 6, au lieu de timide, lire timides.

THE PERSON NAMED IN COLUMN TWO IS NOT THE OWNER.

LA

MARCHE EN AVANT

SERMONS

PAR

ARNOLD REY

PASTEUR A LIÉGE



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER, (SOCIÉTÉ ANONYME)
33, Rue de Seine, 33

1902



AU LECTEUR

ES pages qui suivent ne veulent être ni novatrices et révolutionnaires, ni conservatrices ou réactionnaires.

Simples sermons d'aujourd'hui, répondant aux besoins assez spéciaux d'une petite minorité protestante au sein d'une grande cité industrielle, s'adressant surtout à un groupe d'auditeurs fidèles formé d'éléments très divers, je les livre à l'impression pour répondre à la demande de quelques amis.

On ne trouvera dans ces modestes discours ni l'art de l'orateur, ni les recherches de l'analyse psychologique, ni les vigueurs du verbe nouveau, ni toutes les idées traditionnelles. Il y a dans mon auditoire des esprits tellement simples que je leur dois de tout simplifier à l'excès. Au moins voudrait-on trouver de l'intimité. Mais, comme quelques-uns de mes collègues, je suis plus parleur qu'écrivain et je réserve à la prédication orale ces méditations plus personnelles, ces aveux plus spontanés qui ne se laissent pas sans malaise figer sur le papier.

Ce qu'on trouvera ici ce sont quelques appels véhéments qui ne conviendraient peut-être pas à d'autres auditoires. Puis ce qu'on y trouvera surtout c'est — et Dieu veuille la répandre comme une manne nouvelle dans nos Eglises! — c'est de la sincérité.

Le grand principe qui guide ma pensée est celui-ci: Plus de privilèges! pas plus dans l'Eglise que dans la Société! Plus de privilèges! C'est-àdire: mettons-nous sur le même pied que nos contemporains dans la recherche de la Vérité. Ils ignorent l'idée de Révélation spéciale et se placent sur le terrain de la raison et de la conscience, faisons comme eux. Montrons leur que si nos résultats sont différents, notre méthode est la même. Peut être faudra-t-il abandonner quelques idées, mais comme la vérité triomphe toujours, nous gagnerons des âmes. Et pour gagner des âmes, on peut joyeusement faire le sacrifice de quelques idées traditionnelles qui en elles-mêmes sont moins des idées que de vieux usages de la piété.

Si mes amis qui liront ces lignes au loin veulent faire preuve à mon égard de la même indulgence à laquelle mon auditoire de Liége m'a habitué, et qui a créé entre nous des liens si puissants, peut-être en retireront-ils en retour un peu de ce calme sans apprêt avec lequel on peut dire ici désormais les choses les plus hardies, pourvu qu'elles soient vraies et pourvu que quand la prédication commence, l'auditeur sente que sa conscience se lève et se met en chemin.

A. REY.





LA MARCHE EN AVANT (I)

Si tu ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais pas partir d'ici.

EXODE XXXIII. 15.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

'EST avec une profonde reconnaissance que je constate la bonne et affectueuse fidélité avec laquelle plusieurs d'entre vous suivent l'enseignement auquel je consacre votre chaire. Je dis une profonde reconnaissance parce qu'aujourd'hui, dans certains milieux de notre Eglise protestante, il y a une tendance à être timoré, à craindre tout ce qui est un changement, un progrès quelconque sur les usages et la doctrine traditionnelle. Saisis de frayeur pour le vaisseau de l'Eglise, beaucoup voudraient le tirer

⁽¹⁾ Prêché à Liége le 27 mai 1900.

sur le sable et en retenir les agrès frémissants, beaucoup aussi ne voudraient ouvrir la voile qu'aux vents connus conduisant vers des terres connues. Et si un prédicateur se lève qui, tout en respectant les besoins locaux de sa communauté, tout en essayant de veiller aux intérêts du protestantisme là où il est et suivant des nécessités qu'il n'a pas créées et qui dérivent de la nature des choses, si, dis-je, un prédicateur se lève qui a un assez grand souci de rester en communion avec l'âme de son temps pour ne pas en condamner toutes les tendances, pour en épouser les meilleures, il y a beaucoup de gens qui se détournent de lui. Les mêmes qui bafouent le Christianisme transcendant et miraculeux désirent que leur pasteur au moins le prêche encore. Dès qu'ils l'ont vu tenter la reconstitution d'un Christianisme humain, d'un Christianisme qui découle du Christ, ils se sentent atteints dans leur indifférence. Ils ne peuvent plus dire que la religion est un stade antique et dépassé. La grande excuse n'existe plus. Alors se réveille dans leur âme je ne sais quel cléricalisme latent. Ils reviennent à la foi traditionnelle pour être dispensés de penser à la leur, phénomène bien triste, bien digne des pays formés à une certaine école, où la religion est considérée comme un aliment immuable, le lait des enfants

et le lait des vieillards, et non pas aussi comme le vin généreux de la jeunesse et de l'âge mûr.

Heureusement qu'il y a des âmes qui vivent par elles-mêmes, droites et fidèles, et qui n'éprouvent pas le besoin ni de sacrifier la foi à la raison, ni non plus la raison à la foi, et — dans les difficultés de notre siècle, où tous les partis de la pensée sont organisés et s'opposent, où tous les programmes sont criés à tue-tête, — veulent qu'on leur présente une vérité acceptable, à la fois terrestre et divine, qui ait les promesses de la vie présente et de la vie à venir. Ceux-là désirent que leur pasteur dise hardiment tout ce qu'il pense, parle de Dieu dans la langue de tous les jours, et trouve dès ici-bas un chemin que la pensée puisse suivre, devant lequel elle ne soit pas obligée dès le premier pas de s'agenouiller et de se déclarer incompétente.

Si l'on me sait gré de ma franchise, j'espère que ce sera surtout parce qu'on aura le sentiment que mon vif désir est de réaliser et de voir autour de moi une piété réelle, pas une piété d'emprunt, artificielle et ecclésiastique, mais réelle, et apte à la vie moderne dans ce qu'elle a de bon, que ce bon soit du nouveau ou de l'ancien et de l'éternel. Cet appui cordial et calme des laïques, les pasteurs en ont besoin, parce qu'il ne leur est pas

toujours aussi facile de prêcher qu'à vous d'écouter. Ils doivent mettre en relief les vérités pressantes, en évitant que des malentendus se créent à chaque phrase. Ils doivent aussi souffrir des misères de leur Eglise et souvent les signaler, sans cependant perdre de vue que leurs paroles les plus sérieuses peuvent être mal interprétées qu'elles peuvent aigrir les uns, affaiblir les autres et n'édifier personne.

Théodore Parker, un des prédicateurs modernes les plus renommés de l'Amérique, avait coutume de dire qu'il avait autant de joie à prêcher que les poètes en ont à chanter. Cette douce et bienfaisante émotion était certainement due non seulement à l'intensité de sa vie spirituelle, mais aussi au concours fidèle de ceux qui l'entouraient. Quels que soient les défauts d'un pasteur, aussi longtemps qu'on le garde, il faut le porter avec patience et l'entourer de ses prières, et tout particulièrement quand, semblable à tant de ses contemporains, il souffre des conflits entre les vérités apprises et les vérités découvertes, et s'efforce de répondre au besoin de son temps; surtout quand, seul et soutenu par le regard de son Dieu, il s'enfonce dans la forêt pour y trouver sa route, là où les autres n'aiment pas à passer.

Parker dont je viens de parler et qui fut un des plus vaillants pionniers du Christianisme unitaire, dont la noble physionomie porte l'empreinte des plus belles vertus et que tous aimaient naturellement, fut soutenu par ses paroissiens dès ses premières luttes. Citons comme preuve à l'appui les réflexions de l'un de ses diacres, du nom de Farrington, excellent homme et dont nous aimerions bien avec son biographe voir se multiplier la race. « M. Parker, disait-il, » distingue entre la religion et la théologie. Il a » raison. Nous aimons sa religion, c'est exactement celle qu'il nous faut, nous la comprenons, » et cette religion est l'essentiel. Quant à sa théologie, nous ne sommes pas tout-à-fait au » clair. Il y a dedans plus d'une chose qui » diffère de ce que nous avions appris. Mais aussi on nous avait bien enseigné des choses quelque peu singulières. Plusieurs points de sa théologie sont justes, nous en sommes certains, le tout a le ton du sens commun, et si quelque chose sonne parfois étrangement à nos oreilles, pourtant nous sommes contents de l'entendre parler comme il pense. Car s'il se mettait à ne » pas prêcher ce qu'il croit, j'aurais peur qu'il » finit par prêcher ce qu'il ne croit pas. »

C'est qu'en effet, chers amis, le char de la pensée religieuse traverse en ce siècle des tournants rapides et dangereux. Seule la stricte fidélité à la conscience, seul le plus scrupuleux respect de la Vérité pourra nous aider à franchir le mauvais pas sans catastrophe.

Pourquoi donc est-ce que je prends aujourd'hui ce vieux texte hébreu que les Israélites murmuraient au moment des déplacements, sinon parce qu'il va répondre au sentiment de l'Église et au sentiment de tous les chrétiens en général à mesure que le temps les emporte avec eux dans son vol mystérieux et implacable:

Si tu ne marches pas toi-même avec nous,
ne nous fais pas partir d'ici.

Τ.

Partir d'ici! — Notre temps part loin de toutes les opinions et croyances qui ont longtemps paru indispensables à la vie des sociétés. Beaucoup vont même ou trop vite ou trop loin.

Quand on a vu le positivisme prétendre que que nous ne pouvions ni parler ni penser sur les « choses invisibles », le matérialisme affirmer que l'homme n'est qu'un agrégat de cellules vivantes, les innombrables formes de l'athéisme depuis les plus jusqu'aux moins respectables dépeupler la

terre et les cieux de toute fin dernière et anéantir les raisons suprêmes d'être et de vivre, — quand on a vu ces doctrines se répandre, et leur diffusion coïncider souvent avec un redoublement de la fièvre des jouissances, quand on les a vues, chez ceux qui sont dépourvus de la sauvegarde des hautes passions intellectuelles, mettre à la mode une vie grossière découronnée des émotions et des respects sacrés — quand on a vu toutes ces ruines, et au sein de la civilisation la bête humaine se ruer de nouveau avec furie avec tous ses appétits ressuscités, on s'arrête et l'on se met à réfléchir. L'homme sérieux, la femme surtout sont pris de crainte. Ils se demandent s'il n'est pas périlleux de détacher la corde du pieu où on l'a attachée dès l'enfance, et de s'en aller chercher les aventures dans le monde aux idées, d'où l'on revient quelquefois chargé de butin et de belles choses, et souvent aussi entièrement dépouillé de ses affections et de ses cultes, et qui plus est, avec l'amer sentiment qu'on a mérité son vide spirituel, l'amaigrissement de son âme. Alors beaucoup se disent: « Tenons-nous ferme à ce qu'on nous a enseigné dès l'enfance » d'autant plus que le nombre des gens hypnotisés qui prétendent que la foi traditionnelle est le rocher impérissable des siècles, ce nombre est encore grand.

Mes frères, cette vue est une vue de la crainte. Elle ne se justifie pas dans la pratique, et elle ne sauve ni le monde, ni l'église, ni les croyants. D'abord, parce que, bien qu'on n'y songe guère, il v a d'innombrables religions qui se prétendent chacune la meilleure et qui toutes ont au moins quelque raison qui n'est pas dénuée de sens. Rien que dans le christianisme, le hasard de la nais sance peut vous placer ou bien dans l'Église grecque avec son culte des images, ses usages traditionnels de processions et de cérémonies, son dogme cristallisé, ou bien dans l'Église catholique avec sa hiérarchie et son autoritarisme, sa distinction entre le clergé et les fidèles, ses anathèmes et ses pompes, ou bien dans une des des nombreuses Églises protestantes, chez les Anglicans dont on a pu dire, il y a cent ans comme aujourd'hui, qu'ils sont calvinistes par le dogme, arminiens par la pensée et catholiques par la liturgie, chez les méthodistes et salutistes où c'est la conversion et le salut par le sang du Christ qui constitue toute la religion, chez les Réformés avec leurs graves églises nues et leur dogme éclatant de la souveraineté de Dieu, chez les Luthériens avec leur conception de l'Église, de ses pouvoirs, de ses institutions, héritage du catholicisme, chez les baptistes qui ne veulent

baptiser que les adultes ou chez les quakers, ou... je pourrais continuer longtemps encore. Et bien, je vous le demande, est-il digne de vous de né considérer pour cette suprême question de vérité que — je le répète — que le hasard de votre naissance? Ces variétés de la religion ne sontelle pas, précisément là pour protester contre cet immobilisme servile? Car à quoi sont-elles dues, sinon au fait qu'à chaque fois les hommes qui ont senti une croyance s'éveiller ou se préciser dans leurs âmes ne se sont point contentés de rester contre leur conscience attachés à leur ancienne confession, mais sont partis de là pour fonder un peu plus loin l'Église de leurs rêves. Nous-mêmes, protestants, si nos pères avaient eu peur des verdicts qui se formulaient dans leur âme et avaient tremblé de manifester leur foi, serionsnous jamais sortis de l'Église Romaine?

Ne pas vouloir quitter telle ou telle des croyances de son enfance, n'est-ce pas obéir à une crainte illusoire démentie non seulement par l'existence de si nombreuses dénominations, mais encore par l'histoire intérieure de chacune de ces Églises. Car il n'y en a pas une, mais pas une seule dont les opinions n'aient varié plus ou moins timidement aux cours des siècles. Dans toute Église comme dans toute institution humaine

il v a deux forces à l'œuvre, l'une une force de conservation, l'autre une force de rénovation, et à chaque époque il faut trouver un juste équilibre entre ces deux instincts également légitimes. La force de conservation porte à respecter le passé, à le conserver jalousement, même dans ce qu'il a de mauvais, de crainte qu'on n'en vienne à rejeter ce qu'il a de bon. Elle se traduit par la promulgation de titres spéciaux d'autorité en faveur des périodes créatrices, des initiateurs, des fondateurs. Elle tend dans chaque Église à donner aux doctrines classiques une sorte de valeur intrinsèque indépendante de l'effet qu'elles produisent sur les âmes. La force de rénovation, au contraire, s'appuie sur les besoins de l'âme contemporaine, de l'homme intégral, et puise dans une foi vivante le droit d'éliminer des institutions et des dogmes tout ce qui lui serait étranger. Prises dans leurs manifestations extrêmes, ces deux forces se livrent de terribles combats sous le nom de cléricalisme d'une part et de prophétisme de l'autre. Ce sont deux grands adversaires qui renaissent toujours de leurs cendres. Dans toutes les religions on les voit à l'œuvre, l'Église catholique elle-même n'est pas entièrement dénuée d'un esprit de renouveau. Les prophètes n'y ont jamais manqué entièrement.

Bien que d'ordinaire impitoyablement frappés, ils ont sous la forme du jansénisme au xviie et au xviiie siècles et du catholicisme libéral au xixe, ce dernier avec les Lamennais, les Lacordaire, Montalembert et certains contemporains, toujours essayé de vivre sous le souffle asphyxiant qui descendait des sommets de la hiérarchie. D'autre part, l'Église protestante n'est pas dénuée d'un certain esprit de conservation. Elle ne s'est point fondée, comme on l'en accuse, avec le programme arrêté de varier toujours. Ce n'est que par cette sincérité qui la caractérise qu'elle a toujours été amenée à délaisser peu à peu les positions perdues par suite de progrès divers. Son instinct la portait en effet à conserver et sauver la vie religieuse au prix des sacrifices nécessaires.

Aucun Réformé d'aujourd'hui ne signerait intégralement les pensées d'un Calvin ni aucun Luthérien celles de Luther, pas plus qu'un ingénieur ne construirait des ponts comme Léonard de Vinci ou des fortifications comme Vauban, pas plus qu'un architecte n'établirait autour d'une église les contreforts gothiques. Cela veut-il dire que les lois de la stabilité des monuments ou les lois de la balistique, ou les propriétés des matériaux ont changé? Non. Pas plus que la vie religieuse n'a changé de caractère parce qu'on

l'asseoit sur des bases nouvelles, et qu'on l'étaie de croyances différentes. Cela veut dire qu'on connaît mieux et les lois de la nature et les faits de l'histoire, cela veut dire que, les matériaux mis à notre disposition restant les mêmes, nous les faisons servir à des constructions plus vastes et plus perfectionnées, mieux adaptées à nos besoins.

Je ne puis comprendre les gens qui admirent sans réserve l'antiquité avec ses pyramides et ses temples qui défient les siècles et disent: Voyez, ceci fut une civilisation, tout y durait, aujourd'hui rien ne dure, tout périt. — C'est bien mal juger l'histoire du monde. J'ose dire que ces temps affreux de l'antiquité païenne et du moyen-âge chrétien et barbare aucun homme d'aujourd'hui n'y voudrait vivre quinze jours, ou ne le pourrait sans avoir le cœur transpercé. Avec vos principes de solidarité chrétienne et moderne, avec vos instincts d'égalité et de justice, vous, vous installer dans ce monde de misères, de lèpres, de pestes, de cruautés! Vous, voir ces esclaves qui souffrant par millions, portaient comme on l'a dit la poignée des hommes libres sur leurs têtes, ainsi que des cariatides de chair torturée! Vous, vivre au milieu de cette guerre perpétuelle d'homme à homme, de ville à ville, dans l'absence de vraie justice pour le faible, avec ce dogme de l'inégalité, avec cette insensibilité générale qu'on retrouve aux meilleures périodes de l'antiquité! Vous, vivre dans cet enfer de douleurs et de crimes! — Vous n'y auriez pas vécu vingt-quatre heures!

Et vous venez nous dire que ces souffrances humaines ne comptaient pas en regard de quelques pierres qu'on retrouve en grattant le sol des cités? Vous nous demandez ce qui restera de notre civilisation laquelle bâtit en brique qui se désagrège et en fer qui se rouille et se dévisse? Ce qui restera? Mais il restera le travail des âmes, à défaut du travail des mains, il restera des constitutions librement débattues, d'immenses organisations, cadres des sociétés futures, il restera des investigations extraordinaires dans le champ de la nature, il restera que les maladies reculent, que les hommes s'associent, que les laboratoires de la physique et de la pensée livrent sans cesse de nouveaux secrets, et que l'homme s'élève en cessant de trembler vers des régions où il v a toujours plus de lumière! Si l'outillage de la vie se renouvelle incessamment, c'est pour répondre aux besoins des masses énormes de population qui couvrent le globe, plus nombreuses qu'il ne les a jamais connues, et qui doivent en se multipliant d'ici à

peu de siècles, un ou deux peut-être, changer les conditions d'existence dans des proportions telles que l'esprit le plus pénétrant n'en peut pas soupçonner l'étendue.

Parler d'hier ou d'il y a mille ans! Mais taisez-vous! C'est de demain qu'il faut parler. Et il faut voir cette journée de demain avec des yeux aussi clairs et aussi confiants et préoccupés de sollicitude et d'amour que possible. Or, demain nous appartient.

« Non, l'avenir n'est à personne, Sire, l'avenir est à Dieu, » disait un poète. Sans doute, mais permettez-môi de retourner cette affirmation pour la thèse que je défends aujourd'hui.

C'est le passé qui est à Dieu, dirais-je, et qui n'est à personne. Ne vous en emparez pas, vous n'étiez pas là. Ne dites pas ceci était bon, cela était durable. Que les hommes aient eu raison ou tort de se combattre et de chercher leur voie dans le passé, je ne veux pas l'examiner! Il suffit que le passé ne soit plus, qu'il soit définitivement disparu, qu'il n'appartienne à personne de le pouvoir ressusciter, que les vertus, les espérances, les souffrances de l'humanité à ces époques lointaines soient comme l'ombre qui ternit à l'horizon derrière moi, pour que je n'aie plus à m'en occuper. Ce qui est devant moi, voilà ce qui m'appartient!

L'avenir n'est pas sans doute entre les mains d'aucun homme, pas plus que la terre, mais il appartient à tous comme le sol et l'espace. Regardez en avant et appuyez-vous sur votre vision de l'avenir avec autant de calme, de certitude et de foi que s'il était déjà mille ans derrière vous, alors vous aurez la disposition d'esprit nécessaire au chrétien actif de tous les temps, comme Paul déjà qui disait: « Je laisse les choses qui sont derrière moi et je me porte vers ce qui est en avant. »

Eh bien, dans l'Eglise protestante en particulier, il y a toujours eu des préoccupations de présent et d'avenir l'emportant sur le souci de rester conforme au passé. Le présent et l'avenir, c'est à eux qu'on doit cet allégement progressif de la doctrine chrétienne, qui nous a fait corriger l'une après l'autre toutes les superfétations de la théologie, et aujourd'hui, quand un hérétique vient à faire bruisser les feuilles séchées de cette théologie, selon la propre expression de Parker, il faudrait être bien déchu de la foi et de l'esprit protestants pour en être affecté.

Prenez un exemple. Regardez ces quatre Evangiles, ces simples petits écrits si touchants où les premières générations versèrent avec le trésor de leurs souvenirs la poésie primitive de leurs rêves et de leurs traditions. Leurs auteurs s'étonneraient-ils de nous voir revenir aujourd'hui à eux avec la sympathie attentive et inquiète d'hommes avertis qui cherchent non à être éblouis mais à savoir le vrai? Ne nous approuveraient-ils pas de renoncer à cette espèce de culte qu'on a voué à ces petits livres? S'étaient-ils attendus en écrivant de leur mieux tout ce qu'on racontait, à ce que d'innombrables générations de théologiens invoqueraient comme parole de Dieu telle ou telle de leurs déclarations, et que ces mêmes théologiens se querelleraient sans fin, pendant tout le xvi°, le xvii° siècle... et encore maintenant, pour en établir le sens minutieux? Auraient-ils approuvé que leurs chroniques pieusement écrites dans le style de leur temps et de leur peuple fussent envisagées comme un recueil de définitions, plus subtiles et plus exactes que les définitions mathématiques, sur la personne et l'œuvre du Christ? Je sais — l'importance donnée à ces écrits de la foi, si archaïques et si purs, est un hommage de plus à la grande figure qui les a inspirés. — Mais cet hommage, le Christ en eut-il voulu? Il est permis d'en douter

C'est sur la personne du Christ qu'aujourd'hui, au sein de l'Eglise protestante, la discussion est particulièrement ouverte. De même qu'aux premiers jours de la chrétienté, l'Eglise protestante reprend tous les débats qui ont ensanglanté le IVe et le ve siècles de l'ère chrétienne. Et si l'orthodoxie vient à triompher, ou plutôt si le protestantisme a, ce que plusieurs croient être un bonheur, la fortune d'arriver à une entente sur la formule qui définira le mieux le Christ, on peut craindre qu'il ne recommence alors toute l'évolution catholique, avec ses principaux traits, avec, qui sait, un clergé autoritaire, un pape protestant peut-être par pays ou par grande forme d'Eglise. Ce serait un malheur irréparable. Dieu veuille nous faire éviter cet écueil. Ce serait à désespérer non de la religion mais des Eglises.

Aussi quand les théologiens catholiques nous accusent de ne pas nous entendre même sur ce point, nous leur répondons que nous bénissons Dieu de ne pas être arrivés à cet immobilité qu. a suivi le symbole dit d'Athanase et plus tard le Concile de Trente. S'il a fallu trente ans à ce dernier Concile, à quelques prélats conjurés sous la pression de la curie romaine, pour formuler quelques dogmes aujourd'hui réputés vérités divines et dont quelques-uns furent votés à une voix de majorité, grâce au nombreux appoint des prélats italiens et espagnols, je ne m'étonnerais pas si des penseurs sérieux, impartiaux et savants, n'ayant d'autre souci que la vérité, ne

parvennient pas à se mettre d'accord même en trois mille ans.

Il vient de nous arriver précisément une toute récente brochure d'attaques contre le protestantisme contemporain, publiée à Namur par un théologien bénédictin. L'auteur triomphe parce qu'un certain nombre de théologiens protestants de diverses écoles donnent du Christ et de son œuvre des définitions différentes. Il cite Lipsius pour lequel la personne du Christ est essentiellement humaine, mais remplie de l'onction du Saint-Esprit. « Pour lui, — je cite en résumant, — la filiation divine n'est autre chose que l'union de vie et d'amour avec le Père Céleste. Ritschl soutient que la divinité du Christ réside uniquement dans l'œuvre méritoire et bienfaisante de la Rédemption. Pour Lobstein, cette divinité est la somme de son activité. Weizsäcker affirme que fils de Dieu signifie légat, envoyé de Dieu, rien de plus... Pour Harnack, le Christ est simplement un homme élu de Dieu et rempli de son Esprit. D'après Pfleiderer, la filiation du Christ n'est qu'adoptive, comme celle des autres hommes. Karl Hase .. reconnaît la divinité du Christ dans le libre développement de son humanité... Beyschlag enseigne que le Christ, tout en n'étant réellement qu'un homme, peut être appelé Dieu

d'une certaine façon, parce qu'il est l'homme idéal... » Je m'arrête ici.

Eh bien, ces phrases détachées par un esprit malveillant, je les replace dans leur contexte, et je demande où l'on peut voir des tentatives plus généreuses, plus sincères, plus savantes et informées que celles qu'ont faites ces très grands esprits pour comprendre quelque chose à la beauté morale et divine de l'âme de Jésus. Ne voyez-vous pas que tous, en définitive, n'ont qu'un but, toujours le même, tâcher de saisir la vérité religieuse par le cœur, chercher à exprimer le rapport entre le Christ et Dieu en termes moraux, relevant de la conscience, susceptibles d'être saisis par elle et pouvant faire du Christ ce que ses disciples prétendaient en faire, le type et le modèle de l'âme chrétienne? Ne comprenezvous pas que l'effort unique de tous ces théologiens est de remplacer une vérité métaphysique, incompréhensible et froide, par une vérité — comment dirais-je — par une vérité qui fasse pleurer?

Et vous, cela vous fait rire! Vous riez parce qu'après une longue intimité bénie, ils n'ont pu trouver pour glorifier leur Maître que des paroles humaines mais graves. Vous riez parce que ce qui est humain n'a pour vous ni charme, ni splendeur.

Vous riez parce que vous avez à votre service d'absurdes définitions qui ne vous ont rien coûté qu'un servile credo quia absurdum, des définitions que ceux qui les formulaient du temps d'Athanase étaient les premiers à ne pas comprendre. Vous riez parce que nos théologiens croient avec leur raison et raisonnent avec leur foi, parce que ce sont des individus complets, parce qu'ils ont assez de scrupule et de sérieux dans le maniement de la vérité pour désirer trouver du mystère des choses de l'âme une sensation toujours plus intime et personnelle. Vous riez parce que la vérité est enveloppée et difficile et parce que l'esprit humain doit peiner pour la découvrir. Vous riez parce que ces hommes ont eu la noble confiance qu'un esprit candide peut essayer de comprendre quelque chose à la vérité divine et que Dieu ne nous a pas donné une raison pour s'en jouer et la désespérer. Eh bien, vous avez tort de rire! Parce que, sans que vous vous en doutiez, ici vous êtes dans le sanctuaire. Vous riez du seul culte que Dieu demande. Vous riez de Jésus qui a dit que le Royaume de Dieu était au dedans de nous, et vous riez de Dieu qui a fait la raison, tandis que la superstition est œuvre humaine. Et vous concluez sur un cri déplacé et que nous dans notre respect pour les choses sacrées, nous ne voudrions pas prononcer, parce qu'il porte avec lui quelque chose de profane et de déplaisant, vous dites : « Vive Jésus-Christ, » réellement présent dans le très saint sacrement, » vive Marie, » etc...

Notre réponse sera bien simple. Et elle est dégagée de toute espèce de fiel. Il vaut mieux avoir un Christ humain vivant comme un exemple dans le cœur, quelle que soit la définition qu'on donne de sa personne, que de saluer de cris de convention un Christ hiératique et divin, mort et embaumé dans les dogmes orientaux du IVe siècle.

Quelle est ma conclusion? — Malgré les clameurs intéressées du catholicisme, il ne faut pas du tout nous troubler quand nous voyons l'esprit moderne faire des investigations consciencieuses dans le domaine de la théologie. Ce que des hommes ont fait il y a quatorze cents ans, d'autres hommes peuvent le défaire et le refaire mieux.

TT.

Cependant, mes chers frères, je voudrais que vous eussiez aussi un aliment aujourd'hui, et c'est pourquoi j'ai choisi mon texte. Oui, c'est vrai, je m'arrête, je vois l'émotion des âmes timides; j'ai besoin pour elles et pour moi de dire maintenant que s'il y a des éléments transitoires dans la

religion, il y a aussi un élément permanent. Vous voulez bien **partir**, quitter les territoires familiers, vous avancer dans l'obscurité à la recherche de la volonté divine pour le xxe siècle. Mais à une condition, c'est que votre âme n'y perde rien, à une condition, c'est que vous emportiez au moins avec vous le bien le plus précieux, le trésor qui vous tiendra lieu de tout! Quoi donc? — La foi ferme et assurée en la sainte existence et présence de Dieu. « Si tu ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais pas partir d'ici!»

Ah! oui, que Dieu soit avec nous! Car je comprends le frisson qui vous saisit à l'idée que vous pourriez mettre en danger votre foi en Lui.

Je comprends que l'on tombe quand on le perd dans une morne terreur qui se lève sur vous des profondeurs de l'Inconscient comme une buée mortelle.

Oui, si l'on croit que l'homme est seul dans le monde, et qu'à ses cris rien ne répond, si l'humanité est comme un homme blessé dans la nuit, qui va, qui tâtonne, qui a besoin de secours et qui ne sait pas le chemin, et qui appelle et auquel rien ne répond que le silence universel des choses incréées; s'il va, s'arrête encore, et n'entend rien, pas un bruit, pas un souffle, que le bruit qu'il fait en traînant sur les cailloux, que le souffle de son

haleine; s'il tremble sous la solitude, s'il sanglote de désespoir à goûter l'horreur de son abandon, et que la nuit inexorable et que le désert ne réponde rien... rien..., jusqu'à ce que ce qu'il s'étende pour mourir, pour boire ses larmes et fermer ses yeux à jamais, jusqu'à ce que le désert recouvre d'un des plis de son linceul mouvant ce cadavre qui ne racontera plus son histoire; si l'humanité est cet homme dans le désert et dans la nuit, si elle vient de... rien et si elle va... nulle part, alors je comprends que l'homme qui a encore une conscience et qui vient à croire ça, tremble jusque dans les sources de sa vie. Car alors, ça est bien égal que l'homme marche ou qu'il s'arrête, qu'il y ait des souffrances ou qu'il n'y en ait pas, que l'homme cherche la vérité, ou qu'il la renie, ça est bien égal, parce que tout est désespérant. Les espérances sont des rêves, les fois des mensonges, les efforts des déceptions et les victoires une défaite qui veut se prolonger; ça est bien égal parce que l'homme et les êtres et les choses et les espaces et la matière et l'esprit, tout n'est qu'un chaos absurde et désolant, la vie une moquerie et la mort n'est pas un plus grand néant que la vie même.

Si je croyais cela, que ferais-je? Je n'en sais rien... Je me tuerais... Non, je m'amuserais... Je me

tairais en tous cas. Je sourirais quand on me raconterait les erreurs et les méchancetés des nations, j'exploiterais dans la mesure de mes moyens les souffrances de mes semblables. Ou bien je savourerais n'importe quel anesthésique pourvu qu'il fût bien puissant et qu'il fît bien dormir, que ce fût la croyance dans l'Église ou dans Marie, les litanies interminables, ou que ce fût l'alcool, ou que ce fût l'égoïsme et la chair... Non... Je ne sais pas... Je crois que je me sentirais blessé d'une immense blessure, car je ne saurais plus que chercher qu'aimer ni que vouloir. Je serais amputé de mon intelligence, de mon cœur et de ma volonté, je sombrerais, dernière épave, dans le chaos que je me serais formé...

Mais pourquoi serais-je si incurablement triste de savoir la vérité suprême? Pourquoi cesserais-je d'être quelqu'un le jour où j'aurais cessé de croire en Dieu? Ne serait-ce pas parce qu'il est impossible de croire en le devoir, en ces choses qu'on appelle vie spirituelle, dévouement, tendresse, espoir, labeur, science même et réflexion, sans croire que le monde a une raison d'être et nous au sein de lui, c'est-à-dire sans croire en Dieu.

Mais oui, les larmes de l'incrédulité se séchent d'elles-mêmes. Le monde ne s'explique pas sans un créateur, sans une intelligence, et l'homme ne s'explique pas sans un Dieu qui ait un cœur et même, selon le mot d'un philosophe moderne, un cœur de lion.

Eh bien, mes amis, si je viens à croire cela, si j'y mets toute mon espérance, si j'en fais la base de ma raison et de ma vie, alors je n'ai plus peur de rien. Je vais de l'avant, armé d'une triple armure.

Je combats dans l'ordre de la société. Je veux que l'homme soit heureux, instruit et ne soit pas écrasé par son labeur jusqu'à haïr tout l'ordre de choses.

Je combats dans l'ordre de la vérité, je veux que toutes les vérités soient acceptables sans réserves, je suis sûr que le même Dieu qui a permis à l'homme de formuler sa religion hier lui permettra de la formuler demain. Je crois que les instincts de noblesse guident vers la vérité morale avec autant d'inspiration aujourd'hui qu'à l'époque des prophètes, je crois que Dieu m'a mis là pour tout examiner, tout dire, tout espérer, tout croire ce qui est bon, libérateur et sanctifiant.

Je combats dans l'ordre de la piété, je veux que l'homme soit meilleur parce qu'il monte ainsi vers son Dieu et notre Dieu, vers son Père et notre Père.

Et ceux qui ne croient pas cela, qui ne sentent pas cela, à la fois d'instinct et de réflexion, d'expérience et d'amour, par une sorte de révélation intérieure, je ne les juge point, mais je m'étonne qu'ils aient la prétention de s'imposer cette vérité d'autorité en la prouvant par des témoignages d'autres hommes aussi caducs que le leur. Je m'étonne qu'on puisse dire au commencement d'un catéchisme théologique, comme Bornemann, que tout ce que l'homme sait de Dieu, il l'a appris par Jésus-Christ. Car Jésus-Christ parlerait la langue des hommes et mênie des anges, s'il n'y a pas dans mon cœur quelque chose qui y réponde et qui me dise: cela est vrai, sa révélation resterait suspendue entre ciel et terre, et je ne la comprendrais pas. Un Dieu qui ne se serait révélé que par Jésus-Christ serait incompréhensible. Mais la vérité est que Dieu a créé tous les hommes, et Jésus-Christ et les autres et moi-même, et que la marque de son pouce créateur sur notre nature imparfaite est précisément ce besoin de sainteté et d'infini que nous appelons la religion. Si dans notre cœur ce sentiment est éveillé, c'est lui qui nous révèle Dieu, avec l'aide de Jésus-Christ et de tous les hommes plus purs que nous. Et même dans certains cas, cet instinct divin peut nous guider assez sûrement

pour nous permettre de compléter et de corriger telle ou telle parole que d'anciens témoignages nous disent être de Jésus.

« Si tu ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais pas partir d'ici... » Mais, Seigneur, nous sommes déjà tous partis. Tu nous vois tous lancés dans les voies difficiles et les mêlées. Chaque année nous apporte des vérités et des expériences nouvelles. Bien souvent nous nous demandons où nous en sommes et nous nous arrêtons pour voir si nous ne sommes pas égarés.

Donne-nous au moins dans tous nos travaux et nos peines, dans nos recherches et dans le labeur quotidien, cette assurance tranquille et sanctifiante que tu es avec nous jusqu'à la fin du monde et que, si la terre et le monde passent, celui qui fait ta volonté demeure éternellement. Amen.





LE CŒUR PUR (1)

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu,

MATTH. V, 8.

Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous suiviez mes ordonnances et que vous observiez et pratiquiez mes lois.

Ezéch. xi, 19, 20

MES BIEN CHERS AMIS,

PARLE seul à mon cœur! telles sont les belles paroles que vous venez de chanter, et plût à Dieu qu'elles exprimassent aussi vos résolutions et les miennes aujourd'hui et que nous cherchions tous désormais à nous mettre dans le service de Dieu et à son école. Par un beau jour comme celui-ci, quel plus beau soleil pénétrerait dans nos âmes, soleil d'amour, de

⁽¹⁾ Prêché à Liége le 11 Septembre 1898.

pitié, de pureté. Ce serait un échange de quelque portée. Dieu nous donnerait son Esprit, nous lui donnerions notre cœur.

Et cependant cet échange est-il équitable? Pouvons-nous avec joie, avec confiance, sans arrière-pensée dire à Dieu: Voici mon cœur? Qu'est-ce donc que nous avons à lui offrir? Sontce des cœurs purs où son regard puisse s'attacher avec satisfaction? Sont-ce des cœurs en santé, pleins de joie et de noblesse? Ah! non, nous n'exagérons pas, nous ne voyons pas d'un œil prévenu, nous ne sommes pas fanatisé par le mirage d'une sainteté impossible ou même nuisible, non, nous voulons voir les choses comme elles sont, et ce spectacle malgré tout nous attriste. Nos âmes sont travaillées, chargées, quelquefois empoisonnées ou brisées, elles ne sont pas dans leur état normal. — Des cœurs purs? Cherchons ensemble. Ici c'est un cœur vif et sensible, vite enflammé par la sainteté du lieu, pour la beauté de la tâche, mais léger, incapable de rester sous une impression sérieuse; là peutêtre, un cœur vraiment trop lourd, écrasé par les soucis et le chagrin qu'il s'efforce de porter seul, ne réussissant pas à s'élever jusqu'à la foi joyeuse; plus loin c'est un cœur mou, qui n'a jamais cherché malgré les apparences à brosser ses vieilles habitudes de péché dont la poussière le recouvre; puis c'est une moitié de cœur, un cœur partagé qui sert à moitié Dieu et à moitié le monde et qui n'est jamais tout entier à ce qu'il aime, malheureux par conséquent; un cœur désespéré qui connaît son mal et s'y ronge; ou bien un cœur orgueilleux, plein de lui-même, — on en trouve sous tous les vêtements, — qui n'a besoin de rien, qui se dit rassasié de vertus et de vérités.

Autrement dit, ce que nous apportons ici, non pas à l'église, non pas au culte, non pas au pasteur, non pas à la prière, mais à Dieu, au seul Être réel, qui nous suit, nous voit, nous connaît tel que nous sommes, c'est un cœur d'homme, un cœur de pécheur.

Ce qu'il s'agit de faire ici, ce n'est donc pas de nous complaire, de ne nous soumettre qu'à un examen superficiel où d'avance tout sera approuvé, où chacun même, comme dans certaines écoles, remportera son prix, un prix menteur, mais c'est de demander à Dieu de nouveaux sentiments, de nouvelles habitudes, un nouveau cœur, un cœur pur. « O Dieu, crée en moi un cœur pur et renouvelle au dedans de moi un esprit bien remis, » disait un grand chrétien avant le Christ (Ps. LI, 12). Celui qui prie ainsi du fond

de son âme ne saurait rester satisfait de ce qu'il y trouve, ni être renvoyé sans secours. Ses yeux s'ouvrent à des réalités qu'il avait jusque-là méconnues. Parlons donc aujourd'hui de ce don nécessaire, de cette condition de tout changement, de ce qui nous fait besoin à tous, un nouveau cœur, un cœur pur!

Beaucoup demandent: pourquoi un nouveau cœur? Je sais ce que les philosophes optimistes, les littérateurs et les poètes ont dit à la gloire de la nature humaine l'en reconnais le vrai et le faux. Je connais cette glorification de l'homme qui a eu sa raison, presque sa justification à de certaines heures, mais je sais aussi ce que ce parfum a de capiteux et de morbide. Je sais ce qui se passe dans votre cœur et dans le mien quand on nous chante nos louanges, et qu'au fond de nous-mêmes tout proteste quand on nous dit que nous sommes bons. l'ignore si l'homme, comme le voulait la dogmatique calviniste, est radicalement impuissant à faire le bien, j'évite des expressions comme celle de la confession des péchés; «nous sommes incapables de faire le bien par nous-mêmes », je doute qu'il faille avec Augustin et la doctrine de la grâce rayer de ce monde le mot de mérite, qui me paraît un corollaire nécessaire de la liberté, mais laissant ces questions de principe et m'attachant aux faits, aux simples faits, je sais que notre conscience se dresse en face de nous, je sais qu'elle élève contre nous, et l'Evangile avec elle, comme on l'a dit, « des prétentions immenses ». Je sais que ce bien qu'on me dit capable de faire, je ne le fais pas, cette volonté qu'on me dit être bonne est mauvaise, ces sentitiments qu'on me dit être humanitaires et philanthropiques, sont égoïstes et convergent vers moi.

Voilà le fait. Et pour le changer par une puissante révolution de conscience, ce qu'on a coutume d'appeler la morale en l'opposant à ce qu'on a coutume d'appeler la religion, ne suffit pas. Ou plutôt on pourrait dire qu'il y a deux morales comme deux électricités. L'une, la morale statique ne produit rien, l'autre, la morale dynamique produit quelque chose. La morale statique, elle est exposée dans les manuels, et quelquefois, hélas, dans les sermons, elle connaît, analyse et raffine nos devoirs, elle s'en vante, elle les classe comme des fleurs séchées. Il y a les devoirs envers Dieu, envers les autres, envers nous-mêmes. Quand on a lu tout ça, on se sent incapable d'en rien faire, c'est trop long, c'est trop beau, c'est trop complet. Ce n'est pas pour nous autres, pauvres âmes tourmentées, dont la volonté est toujours un cran au dessous du point précis où il la faudrait, c'est une morale d'homme libre, et le pécheur n'est pas un homme libre, c'est un homme à délivrer. Aussi ce beau tableau peut-il trouver place en notre esprit, mais les belles choses qu'il nous propose demeurent immobiles; elles ne sont pas comme des principes vivants qui vont et viennent dans notre cerveau, touchent de leur baguette magique toutes nos idées et les ordonnent; elles sont là pour nous paralyser et nous désorienter, tant nous nous sentons au dessous de l'idéal qu'elles nous retracent; et c'est qu'elles reposent en définitive sur cette idée, formulée ou non, que l'homme est bon et qu'il n'y a qu'à lui enseigner la bonté pour qu'il l'ait. Pour tout dire, c'est la morale pour les enfants. Il faut qu'à l'âme neuve, l'idéal le plus élevé soit dépeint; il faut qu'aux muscles sans défaut, l'hygiène la plus vigoureuse soit prescrite; mais à des malades, peut-on offrir le même régime? Peut-on à des hommes qui ont dépassé l'heure des résolutions immaculées proposer le chemin qu'ils ont dédaigné et à l'entrée duquel ils nerepasseront jamais? - Non, l'homme qui a vécu, l'homme qui se connaît, l'homme quel que soit son âge, qui porte sur lui la macule du péché a besoin d'une première opération qui l'assainisse, il lui faut d'abord le remède qui guérit avant le programme de vie qui occupe. Il lui faut un nouveau cœur.

La morale dynamique est la morale de la vie vraie. Elle ne charge pas le cœur de préceptes comme on charge une bouteille de Leyde. Elle le prend où il est, si bas tombé qu'il soit, et elle commence par le mettre en mouvement, pas à pas. Elle voit le bien peut-être — chose singulière, elle ne se préoccupe même pas toujours d'en faire l'infinie description, et même elle ne le voit pas toujours ni jusqu'où il mène, — mais il y a une chose qu'elle voit à coup sûr, c'est le mal. Elle commence par cette constatation de l'homme qui se réveille en sursaut: «Mon cœur est mauvais. » Et prenez cette vérité pour certaine, que celui-là seul qui commence ainsi peut retrouver la bonne voie et y marchera un jour.

Pourvu naturellement qu'il ne s'agisse pas de ce vain dialecte de piété qui simule les émotions profondes, dont certaines gens se parent, et qui endurcit plus que des crimes.

Ainsi la vérité est là: se reconnaître mauvais; et ne cesser l'investigation de soi-même que quand on a découvert, fût-ce dans le repli le plus caché, le germe de cette plante mauvaise qui s'appelle le péché. « L'Evangile exige de l'âme, a

» dit Vinet, un abandon entier, sans réserve, de » tout ce qu'elle aime, de tout ce qu'elle veut, de » tout ce qu'elle est. Condition indispensable » d'une morale vraie; car le moindre abri, la plus » modeste retraite suffit à la volonté: le plus » petit recoin de l'âme lui est un monde, où elle » s'espace et s'étale, un point indivisible lui » suffirait; il n'en est pas de si étroit où elle ne » se retrouve toute entière, où elle ne triomphe » pleinement; ce n'est pas l'espace qui lui importe, » c'est d'être; le moi ne tient pas de place; il ne » demande que la vie; n'être pas absolument » rien, c'est ce qu'il demande, car alors il est tout. » Or, c'est ce dernier asile, ce point mathématique » que la morale évangélique refuse à la volonté.»

Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens profond de ces lignes qui nous présentent non pas un idéal antihumain, mais plutôt un idéal surhumain, dont nous serions pourtant encore capables. Il ne faudrait pas en tirer de fâcheuses conclusions, refuser à l'homme la jouissance des sentiments naturels; comme le pasteur Brandt d'Ibsen, par exemple, arracher à la mère éplorée le dernier vêtement de son enfant mort dont son cœur avait fait une relique, ni pratiquer cette piété farouche de l'ascétisme monacal qui croit donner à Dieu tout ce qu'elle refuse à la nature.

Car il y a un danger dans l'élévation mystique du renoncement. Quand l'âme perd pied il suffit d'un souffle pour l'emporter. Faute de l'aliment naturel que l'intelligence ouverte à toutes les vérités, que la vie sociale institutrice de tous les devoirs peuvent lui apporter, l'âme s'émacie et se stérilise dans une contemplation malsaine. Elle ne veut plus du moi, et il ne lui reste alors plus rien pour agir. Elle a voulu briser ses fers, et elle a rompu son levier

Chose grave, il faut être sûr du milieu de vérité auquel on va confier une âme déprise de son moi. Une fois dégagée d'égoïsme, elle se prêterait à tout, prenons garde. On viendrait du dehors l'accabler de fardeaux insupportables, on pourrait exiger d'elle l'abdication de sa raison comme le premier des sacrifices à accomplir, l'initiation à des articles de sainteté illusoire, tout ce qu'une autorité arbitraire et qui s'appuierait sur une Révélation voudrait imposer artificiellement à une nature dévouée, soustraite au contrôle de la raison et de la conscience. Il y aurait là un grave abus. Cesser d'aimer son soi, si on peut ainsi parler, ce n'est pas cesser d'être soi. Les devoirs immédiats, même pour une âme affranchie, restent les premiers devoirs. S'il s'agit de porter saintement un chagrin, le devoir exige bien plus de s'y prêter au sein de sa famille que d'aller s'ensevelir au couvent. Si la volonté divine vous paraît obscure, il est plus utile de la chercher directement soi-même que de l'aller recevoir toute faite au confessionnal. Si le moi doit renoncer à être un but, il ne doit pas renoncer à être un moyen. Dieu lui-même ne peut être jugé qu'au tribunal de la conscience. Tuons le moi, si vous voulez, mais que l'Homme ressuscite d'autant plus vivant et plus libre.

Ceci dit, j'en reviens à la langue biblique plus simple, qui réveille chez nous le souvenir des émotions si fraîches et si lointaines de l'enfance et de la jeunesse et je vous invite à boire avec moi à ces vérités frappées il y a deux mille cinq cents ans et vraies encore. Pourquoi donc un nouveau cœur? Mais parce que l'ancien ne vaut rien, parce que l'ancien, comme dit le prophète dans ce langage lapidaire et grandiose qui est par endroits le sien, l'ancien cœur est de pierre, lourd comme la pierre, froid comme la pierre, dur comme la pierre, mort comme la pierre.

Et est-ce une exagération? Cela est-il vrai encore au milieu des sociétés et des Eglises d'aujourd'hui? Voyez, vous-même, examinez, regardez les hommes débordant d'amour et de nobles intentions qui ont tout abandonné pour appeler le monde à la vie spirituelle, puis regardez-vous vous-même, confortablement assis au culte hebdomadaire qu'il vous a fallu un effort pour visiter comme d'habitude -- comme d'habitude? -- et dites si ce n'est pas vrai que notre cœur res. semble à la pierre. Oui, c'est vrai, et tout au moins par intermittence, si pas hier, aujourd'hui, si pas aujourd'hui, demain peut-être, si pas le matin, le soir, si pas le soir, le matin. Ca varie en quelques heures la pression du cœur, comme celle du baromètre, hélas! Et pour subir ces changements il ne faut quelquefois — ô misérable condition humaine - qu'un hasard banal, une mauvaise rencontre, une maladresse qu'on a à se reprocher, et qui vous fait pour un temps l'objet unique de votre attention, une tentation subite, un regard d'envie, une frivole séduction, un mauvais ami, puis encore en cherchant plus bas, il suffit pour faire de vous un égoïste, il suffit d'un verre de liqueur ou d'un repas copieux qui non seulement endorment vos facultés mais encore engourdissent vos meilleures résolutions.

Et qui cependant, même ici parmi nous, n'est habitué à s'imaginer bien des choses sur l'état de sa sensibilité? Qui ne se croit bon, tendre, sensible, dévoué? Il n'y a pas d'épithète qu'on ne se donne à soi-même. Il n'y a pas même de lettre

qu'on ne termine en se flattant soi-même de posséder les sentiments par lesquels on flatte les autres.

Et cependant à le bien regarder, si un cœur de pierre est un cœur dur, froid, lourd, mort, combien de cœurs de pierre parmi nous, on pourrait presque dire en nous, tant il est vrai souvent que nous en avons chacun plusieurs qui coexistent et se succèdent à la façon des personnalités diverses dans les cas pathologiques. Un vrai cœur est un bien rare et divin.

Car un cœur de pierre, ce n'est pas seulement celui des gens grossiers, chez lesquels la parole de Dieu n'éveille aucun écho, insensibles à toutes les bonnes influences, sans amour pour leurs frères, qui ne se soucient que de bien vivre et de suivre leurs passions, semblables à des murs contre lesquels Dieu frappe sans pouvoir entrer, qu'il y emploie le doigt de sa grâce ou la foudre de ses jugements, qui ressentent même aussi peu le bonheur que le malheur et demeurent sans progrès, sans joie, sans conversion, sans vie, des cinquante, des soixante ans. Non, il y a toute espèce de cœurs de pierre.

Cet homme du monde, poli, courtois, toujours bien élevé, légèrement mais incurablement ironique; cette femme mondaine, morte à toute émotion réelle et qui ne connaît que l'art ou ce qu'elle appelle l'amour; cet héritier d'une grosse fortune qui ne connaît que son moi, ses jouissances plus ou moins raffinées, dites, ne sont-ce pas des cœurs de pierre? Une enfant coquette qui ne songe qu'à plaire et à qui toutes les misères répugnent, qui vit dans une existence artificielle d'amusements et de plaisirs : un travailleur qui ne songe qu'à gagner, âprement; un commerçant qui n'a pas d'opinion autre que... son commerce et les vœux de ses clients; un homme flottant, chez qui aucune bonne résolution ne dure, et qui pendant qu'il désole son foyer n'a que juste assez de remords pour se croire du cœur, ne sont-ce pas des âmes de pierre? Ce chrétien d'habitude, pour lequel cultes, prières, hymnes ou charité ne sont que des formules apprises qu'il répète périodiquement sans y mettre du sien, ce pharisien orgueilleux qui se gonfle et qui méprise, ce fidèle, hélas, qui souvent a brûlé du désir de remporter des victoires pour son Maître, mais qui se sait luimême si indécis, si douteur, si intermittent? Oue sont-ils donc? Oui, ces choses sont dites et redites, on en a fatigué nos oreilles, et nous les écoutons à peine, elles sont un des clichés de la chaire. Mais la vérité qu'elles réflètent est toujours là, elle est vraie, vraie, et le restera tant qu'il y aura des hommes. Oui, l'homme de la nature en nous, l'homme qui sort tout fait des hasards du milieu et de l'éducation, l'homme qui est enfoncé dans son péché et qu'écrase le fardeau insupportable de ses habitudes égoïstes, cet homme est un cœur de pierre, dur, froid, lourd et mort.

Voyez, nous avons tous besoin d'un nouveau cœur, tendre, chaud, vivant; un nouveau cœur, et non un nouveau lieu, un nouveau travail, une nouvelle maison, une nouvelle Eglise, un nouveau vêtement. Il y a des malades qui veulent qu'on les change toujours de position, mais les douleurs persistent, la guérison n'en vient pas plus vite. Nous sommes ces malades. Ou bien nous essayons des cures partielles. Nous faisons un petit progrès sur un point, et nous nous octroyons un fort recul sur un autre. C'est très bien de saire des progrès. Mais, jeunes gens qui m'écoutez, on ne se partage pas, on est tout entier un honnête homme, tout entier un cœur dévoué, tout entier une âme consacrée, ou on ne l'est pas. Ah! si ce sens de la sainteté véritable pouvait s'implanter dans nos âmes et les révolutionner, si cette fermeté un peu étroite mais saine qui écarte délibérément toutes les occasions de chute pouvait

devenir la nôtre, si le prix de la dignité humaine nous paraissait assez élevé pour mériter d'être recherché pour lui-même et en dehors de toutes les autres considérations!...

Car c'est de cela que nous avons besoin. Le centre même est malade. Cette Eglise, de quoi a-t-elle besoin, si elle ne veut pas tomber dans la misère spirituelle et dans la mort? Les uns diront de nouvelles réunions, les autres de nouvelles distractions, d'autres des plaisirs en commun, d'autres de nouveaux organismes, d'autres de nouvelles personnalités à la place des anciennes, d'autres diront : de nouvelles paroles et de nouveaux appels du haut de la chaire. Ah! cela, personne ne le dira plus hautement que moi, ne sentira plus cruellement mon insuffisance, mais je puis le dire, tout cela ne sera rien, s'il n'y a pas de nouveaux cœurs, tout autrement aimants, tout autrement sincères, tout autrement actifs, tout autrement purs; tout cela ne sera rien si l'on ne voit s'éteindre à tous les degrés le feu des envies, des jugements, des querelles, des jalousies, si l'on ne voit les pécheurs se repentir au lieu de se lever le front indifférent pour la prière publique. Jusque là, cette Eglise ne donnera aucune joie à ceux qui s'en occupent, jusqu'à ce qu'on voie se lever du milieu d'elle ou lui venir du dehors, de

la jeunesse, de n'importe où, des cœurs vaillants, honnêtes, purs, qui voudront être régénérés, se réunir avec des visées précises et vivifier le noyau des fidèles agissants et désintéressés.

Ah! je suis loin de méconnaître les dévouements qu'il y a parmi nous, les loisirs sacrifiés pendant des années, les gênes de toute sorte auxquelles quelques-uns se soumettent pour soutenir un travail sans fruits. Il n'y a pas d'autre cause à cette disproportion fréquemment constatée entre les efforts et les résultats, sinon ce fait, toujours le même, que nous n'allons pas au fond et que tandis que nous nous donnons au dehors, nous ne cessons d'entretenir au-dedans, avec une persistance infinie, ce vieil homme étranger à la foi et à l'amour.

Mes bien chers frères, avons-nous fait tout ce qu'il fallait? Quand le jour viendra où il nous sera demandé compte de toutes nos œuvres, que pourrons-nous dire de nous-mêmes? Qu'avons-nous sacrifié pour les multitudes? Quand aurons-nous offert de nous-mêmes du temps, de l'argent et aurons-nous dit à ceux que le souci des choses communes oppresse: Prenez-nous, utilisez-nous?

Et si vous n'avez rien fait d'extraordinaire, n'en sentez-vous pas sonner le besoin comme le clairon du réveil? Et si votre cœur se ranime et brûle audedans de vous, qui vous assurera l'énergie de commencer une vie nouvelle, dans quelle étreinte puiserez-vous des vigueurs indomptables, des résolutions qui ne se découragent pas? — La réponse est là dans mon texte : Je veux vous donner un nouveau cœur et je veux mettre en vous un esprit nouveau.

Moi, le Seigneur! Moi!

Un moi qui est là-haut, et qui est plus fort que le moi qui est ici-bas, un moi qui ne finit pas et qui ne faiblit pas. Voilà! Allez-y! Priez!

Car on peut prier sans savoir qui on prie, par habitude, par détresse, par défaite et presque sans espoir. Mais cela n'est pas la prière. Prier, c'est savoir qu'on est entendu, c'est demander ce qu'on doit faire à celui qui subsiste éternellement et qui sera encore là quand toutes les vanités de la terre seront écoulées. Prier, c'est tourner une page. On tient un livre, c'est la page de la vie, on tourne, c'est la page de l'infini. Là tout passe, ici tout demeure. Là rien n'a d'importance, ici tout a de l'importance. Là on est dans le relatif, ici on est dans l'absolu. Là on vit dans le bon sens, ici on vit dans la conscience qui est saintement absurde. Là on pactise avec le péché, ici on le voit dans toute son horreur. Là on est seul, ici

on est avec Dieu. Tête à tête redoutable et salutaire! La prière est le lieu sacré où germe la vie spirituelle. Ici se passe la chose simple et tragique, la rencontre d'une âme avec sa loi, avec son Maître. Ici tout près de l'Etre, la volonté se retrempe et l'esprit s'abaisse. Ici s'arrêtent et s'éteignent les sons enivrants du concert des vanités humaines. Ici Dieu reprend ses droits, et l'homme, en même temps qu'il songe aux exigences divines, prend conscience de sa dignité morale, il se sent lié à quelqu'un d'immense, de saint et de vivant qui est la clef du monde. Il renonce à se confier à soi; désormais il veut demander à celui qui l'a fait la force de diriger son esprit et de discipliner son cœur.

C'est une sorte de cure que le malade va commencer auprès du médecin. Cure pénible au début quelquefois. Un jour elle commença pour l'apôtre Pierre. Il y avait trois ans qu'il se croyait un Saint. Vous savez cependant ce qu'il venait de faire quand la cure commença... et le premier effet de cette cure, l'effet d'un regard, fut qu'il pleura amèrement.

Toute conversion sérieuse va avec de grands et profonds conflits intérieurs. Luther un jour eut à juger des enthousiastes, les prophètes de Zwickau, dont les paroles étaient pleines de grâce et qui parlaient d'amour... Luther les condamna. « Interrogez, écrivait-il à ses amis, » l'esprit qui les anime. Voyez s'ils ont éprouvé » ces détresses spirituelles, ces naissances divines » et ces morts ; s'ils ne vous parlent que d'im-» pressions agréables, tranquilles, religieuses, » dévotes, comme ils disent, ne les croyez pas, » quand même ils prétendraient être ravis au » troisième ciel. Le signe du Fils de l'Homme » leur manque. Voulez-vous savoir le lieu, le » temps, la manière dont Dieu parle aux hommes. » Ecoutez: « Il a brisé tous mes os, comme un » lion, je suis rejeté devant sa face, et mon âme » est abaissée jusqu'au séjour des morts. » Oui, l'homme qui entre à l'école d'une vérité éternelle, entame dès le premier jour des luttes de tout genre. Mais toutes grandes et parfois cruelles qu'elles sont, elles n'outrepassent cependant point les forces humaines ni ne le doivent, et sont comme une épreuve bienfaisante d'où l'on sort ferme et plus exercé.

Si le nouveau cœur coûte à conquérir, quand on l'a reçu après l'avoir cherché il peut aussi s'affermir chaque jour; ce qui paraissait impossible hier devient facile aujourd'hui, et, c'est ici le cas de le dire, pendant que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour; joyeux et brave, il se jette dans l'action, sûr que la cause qu'il aime triomphera un jour.

Et cette vie nouvelle, c'est le produit même de la conversion. de cette belle résolution de vivre pour le bien prise un jour sous le regard de Dieu... « Je veux vous donner mon esprit, » voilà la source où se rafraîchissent les cœurs purs.

Et maintenant, mes chers frères, amis que j'ai si longtemps déjà appelés des amis, nous qui avons eu du moins à l'égard les uns des autres au moins une vertu, la patience, qu'allons-nous faire?

Si votre cœur est remué, si des regrets se pressent sur vos lèvres, si des résolutions font battre vos cœurs, parlez... ou plutôt, rentrez dans vos maisons, avec un trouble qui dure, cherchez auprès du Maître, dans la solitude, la solution aux malaises qui vous agitent, demandez-lui la force de réparer vos fautes, de voir clair dans vos âmes, demandez-lui ce qui vous manque pour les tâches nouvelles et qu'il vous donnera, aussi sûr qu'il maintient des lois dans le monde, aussi sûr qu'il donne la rosée aux plantes qui vont périr et qu'il fait lever l'aube de l'été après les longues nuits d'hiver. Amen.



UNE ÉGLISE MALADE (1)

Je rends à mon Dieu de continuelles actions de grâce à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée en Jésus-Christ. Car en lui vous avez été comblés de toutes les richesses qui concernent la parole et la connaissance. . de sorte qu'il ne vous manque aucun don.

I. COR. I, 4-6.

Il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de malades et plusieurs qui dorment.

I. COR. XI. 30.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

E n'est pas en vue de mettre Paul en contradiction avec lui-même que je place aujourd'hui ces deux textes de la même épitre l'un à côté de l'autre, c'est en vue de faire ressortir un enseignement pratique qui peut nous être à tous de quelque utilité.

Un chrétien anglais a dit que l'apôtre Paul était un gentleman, un gentilhomme. C'est vrai, Paul avait une parfaite tenue d'âme, une grande dignité et une grande courtoisie.

⁽¹⁾ Prêché à Liège en 1899.

Il écrit ici à ses chers Corinthiens qu'il avoit évangélisés lui-même, auprès desquels il avait passé longtemps à travailler de ses mains, en convertissant Juifs et Grecs à la nouvelle foi. Et le premier mot d'une lettre dans laquelle il a à leur faire les reproches les plus vifs, les plus sanglants, est un mot de tendre et paternelle affection et un mot de vraie courtoisie.

Il s'adresse à eux comme à des gens appelés à être saints, il rend grâce à Dieu de la grâce qui leur a été accordée, il les trouve comblés de toutes richesses de parole et de connaissance, il les déclare mûrs pour cet avénement de Jésus-Christ que tout le siècle chrétien attendait. Peuton d'une manière plus sympathique aborder des hommes qui laissent tant à désirer, peut-on surtout porter plus haut le privilège divin de faire partie d'une Eglise chrétienne? — Il sait qu'il y a eu un temps où il était au milieu d'eux et où aucune de leurs souffrances ou de leurs espérances ne lui était étrangère. Il dit lui-même qu'il y servait le Seigneur avec larmes, qu'il n'a rien caché à ses auditeurs de ce qui leur était utile, qu'il leur a enseigné publiquement et dans leurs maisons prêchant la repentance et la foi. Il n'a désiré ni l'or ni l'argent, ni les vêtements de personne. Ses mains ont pourvu à ses besoins et

à ceux des siens. Il leur a montré de toutes manières que c'est en travaillant ainsi qu'il faut soutenir les faibles et se rappeler les paroles du Seigneur qui a dit lui-même: Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. — Parmi eux il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissan's, ni beaucoup de nobles : Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes. Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages. Luimême, dit-il, n'a pas paru au milieu d'eux avec une supériorité de langage ou de sagesse ; il était auprès d'eux dans un état de faiblesse, de crainte, de grand tremblement, sa prédication ne reposait pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance. Il rappelle que Dieu révèle les choses qu'il a prêchées par l'Esprit, et il ajoute ces paroles si profondes, si hardies et si vraies : « Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. »

Puis après avoir posé et défini le caractère de son apostolat, Paul exalte encore la mission à laquelle de pauvres pécheurs sont appelés quand ils sont devenus des cœurs régénérés. C'est à ses Corinthiens, ses amis, ses disciples qu'il dit: « Ne savez-vous pas que vous êtes le peuple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous? Le temple de Dieu est saint et c'est ce que vous êtes. Vous êtes le champ de Dieu, vous êtes l'édifice de Dieu »

Il les rattache donc de toute sa force à leur mission, à leur destination, à leur foi. Ils ont cru qu'ils étaient désormais au service de la vie spirituelle en ce monde. Qu'ils ne défaillent donc pas, qu'ils ne défaillent jamais de leur espérance. « Tout est à vous, leur dit-il dans un de ces passages débordants d'amour et de puissance, tout est à vous, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Tout est à vous et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. »

Puis, chose extraordinaire, c'est au milieu de ces paroles de sympathie et de communion sans mélange avec les chrétiens de Corinthe, qu'éclatent de foudroyantes invectives, violentes, pratiques, pénétrantes, ou d'une ironie indignée qui nous montrent ces mêmes Corinthiens plongés dans un véritable désarroi.

D'abord ils se disputent : « J'ai appris à votre sujet par les gens de Chloé qu'il y a des disputes parmi vous. » Empressons-nous de l'ajouter, ce n'est pas par les disputes d'intérêt qu'il débute, mais bien par des controverses théologiques. L'Eglise est divisée. On ne s'y entend pas sur les

questions de foi fort débattues alors. Il y a plusieurs partis, le parti de Paul, le parti d'Apollos, le parti de Pierre et le parti du Christ. Et l'apôtre repoussant avec indignation l'honneur qu'on veut lui faire, montre de la main le chef unique, le Christ historique, tel qu'il a vécu pour son Eglise, tel qu'il a été crucifié pour elle.

Il leur reproche à cette occasion de ne pas savoir distinguer entre la sagesse animale et la sagesse spirituelle, entre l'homme animal et l'homme spirituel, entre l'esprit du monde et l'Esprit de Dieu. Il remarque, et je pense que nous avons tous pu juger souvent combien cette vue est vraie et profonde, que l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, il n'a pas d'organe pour les connaître, car c'est spirituellement qu'on en juge. Et les serrant de plus près, il leur dit qu'il ne leur a encore appris que des rudiments, il ne leur a donné que du lait comme à des enfants en Christ et non de la nourriture solide. « Car vous ne pouviez la supporter. En effet, puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et des disputes, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas selon l'homme?» Il conclut: « Que nul de vous ne concoive de l'orgueil! Car qu'est-ce qui te distingue? Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu? »

Ainsi voici nos chrétiens, élevés si haut l'instant d'avant qui reçoivent brusquement une première volée de vérités sévères.

Mais ce n'est pas tout, l'étonnement continue. Voici que nous apprenons que des scandales de moralité, indignes des païens, souillaient l'Eglise de Corinthe, et que l'Eglise n'a rien fait pour y remédier. L'Eglise était évidemment composée en majorité de gens du peuple, et le peuple était généralement moins strict en matière de moralité que la classe moyenne. C'est là que se place cette recommandation : «Otez le méchant du milieu de vous », qui s'applique aux libertins et non, comme on le voulut entendre plus tard, aux hérétiques.

Poursuivons: l'Eglise est encore déchirée par des questions d'intérêt, les chrétiens sont en procès les uns contre les autres, les tribunaux retentissent du bruit de leurs conflits. « Ainsi il n'y a pas parmi vous un homme sage qui puisse prononcer entre ses frères. Mais un frère plaide contre un autre frère. C'est déjà certes un défaut chez vous que d'avoir des procès les uns avec les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque injustice? Pourquoi ne vous laissez-vous

pas dépouiller? Mais c'est vous qui commettez l'injustice et qui dépouillez; et c'est envers des frères que vous agissez de la sorte!»

Les querelles dans l'Eglise, les procès d'intérêt, l'inconduite, enfin des services divins ou plutôt des repas chrétiens déparés par des scandales — c'est en effet le tableau qu'au chapitre XI l'apôtre nous fait de certaines agapes, — tels sont les traits les plus choquants que l'apôtre reprend chez ses chers Corinthiens.

J'ai donc bien le droit de résumer l'état de l'Eglise de Corinthe en prenant ces mots de I COR XI, 30 dans un sens figuré: « Il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de malades, et un grand nombre dorment,» comme traduisait Luther.

Eh bien, je veux vous placer en face de cet étonnant contraste : des chrétiens, instruits, formés par le plus énergique et le plus ardent des apôtres, et qu'il a le droit de traiter de saints et de fidèles d'une part, et de pécheurs misérables de l'autre. Des chrétiens qui portent une marque aussi auguste et qui sont aussi loin de l'idéal qu'ils se proposent eux-mêmes et qu'ils ont accepté!

Le langage à la fois fortifiant et sévère de l'apôtre me plaît. Je l'approuve, il me paraît

conforme à la nature des choses, je le trouve, et c'est ce que je veux revoir avec vous, chrétien humain et actuel.

Il est chrétien.

Mes chers auditeurs, je ne pense pas qu'aucun de vous ait l'habitude de franchir le seuil de ce Temple pour y venir entendre des flatteries. Vous êtes amenés, je l'espère, par un besoin tout contraire. Vous vous connaissez trop bien, vous savez trop bien combien chaque jour ramène les mêmes intolérances ou les mêmes faiblesses, vous éprouvez trop régulièrement la puissance du péché, de l'orgueil et de l'égoïsme, votre cœur est trop souvent glacé, votre intelligence obstinée, votre conscience endormie pour que vous veniez demander à Dieu une reconnaissance confortable de vos mérites et de vos vertus. Votre présence ici est un éclatant assentiment à ce soupir de Paul: « Quand nous étions encore enfoncés dans le péché! »

Eh bien, je vous le dis, et réjouissons-nous ensemble de cela, avec des pécheurs une Eglise peut se constituer.

Non pas avec des pécheurs orgueilleux et sévères, difficiles pour les autres, prompts à juger, à condamner, prompts à s'écarter de leurs semblables, mais avec des pécheurs repentants, des cœurs naïvement disposés à avouer leur faute et à en souffrir effectivement. Ceci est la condition première du chrétien. On ne fait des chrétiens ni avec des satisfaits, ni avec des justes, ni avec des orgueilleux et des commodes, on ne fait des chrétiens qu'avec des hommes profondément touchés par le sentiment des misères humaines, par la connaissance de leurs fautes natives ou acquises ou presque incurables. C'est du sein de la détresse, c'est du fond de l'abîme que s'élèvent les vrais appels de la repentance, le soupir de l'inertie qui voudrait croire, de l'indignité qui voudrait être purifiée.

Cette vérité si simple, elle est à la base de la vie nouvelle, de la sainteté chrétienne, de l'amour rédempteur, de la pitié pour les semblables, de l'activité débordante en faveur de l'humanité triste, en faveur des opprimés ou des vicieux; c'est l'expérience du péché et l'expérience du relèvement qui donne à l'homme une sorte de puissance contagieuse pour le relèvement des pécheurs.

Eh bien, c'est précisément avec des brebis perdues, des âmes tachées que Paul formait ses Eglises. C'est à elles qu'il dépeignait la belle et austère figure de celui qui était venu comme le médecin, non pour ceux qui étaient bien portants, mais pour les malades, non pour les justes, mais pour les pécheurs.

Puisque je cite cette parole de Jésus, je signale en passant une question que je me suis posée. Jésus, en parlant des justes, voulait-il dire qu'il en existât, et les laissait-il en-dehors de l'œuvre de relèvement à laquelle il avait consacré sa vie dans ce monde de pécheurs dont il avait fait ses amis? On peut se le demander. On peut constater qu'il y a des âmes plus fermes, plus droites, de ces épées qui ne se sont jamais brisées et qu'il n'a jamais fallu reforger et resouder au feu de l'épreuve et de la repentance. Et ce sont elles quelquefois qui ont de la peine à comprendre cette conscience inquiète qui règne parmi nous. pareille dans ses aspirations à l'artiste tourmenté par l'impossible idéal. On en trouve même auxquelles une certaine assiette de la vie paraît indispensable et qui ne supporteraient pas cet incessant examen de soi-même qu'entretient le culte régulier, qui en craindraient les agitations comme une mauvaise école pour leur volonté. Je ne saurais me prononcer ni aisément ni surtout

Je ne saurais me prononcer ni aisément ni surtout brièvement sur leur cas. Je suis disposé à reconnaître qu'il y a des âmes capables de supporter sans déchoir une sorte d'hygiène d'efforts et d'activité qui ne concoure pas avec un perpétuel retour sur elles-mêmes. Mais on me permettra de ne pas penser à elles aujourd'hui et de penser surtout à cette grande armée de gens dévoyés, blessés et mornes que la foi, c'est-à-dire qu'une grande pensée a restaurées et relevées, dont les assises intérieures constamment ébranlées se sont enfin affermies sur un roc, le pardon de Dieu, la paix avec le Père céleste.

On rencontre d'ailleurs chez les gens satisfaits d'eux-mêmes, bien des hypocrisies inconscientes. Beaucoup n'osent flétrir le vice qu'ils portent en eux-mêmes. Ce que chacun excuse le plus volontiers chez autrui, ce sont ses propres défauts. La pleine franchise avec soi-même suppose que l'on se soit jugé, pesé et trouvé léger. Qui nous donnera des pécheurs relevés, des gens qui fassent leur confession publique au besoin, pour donner à d'autres le cœur de les imiter!

Avez-vous remarqué que les derniers des hommes, quand leur cœur a été touché atteignent des accents de triomphe, gagnent une puissance que le monde ne connaît pas?

L'histoire a vu des armées, ces armées de la République, où il n'y avait pas un vrai soldat, où l'on courait mourir en sabots et en blouses. Et ces paysans, ces anciens esclaves battaient tout le monde, renvoyaient défaites et démoralisées toutes les armées de l'ancien régime, dirigées par les meilleurs capitaines. Du milieu d'elles s'élevaient des chefs indomptables qui remportaient toutes les victoires. Et cela pourquoi ? Parce qu'un sentiment brûlait au cœur de ces hommes, et qu'ils voulaient bien donner leur vie pour une patrie qui les adoptait tous et faisait d'eux des citoyens en leur en conférant tous les droits.

Vous prenez un homme de rien du tout, méprisé et méprisable et rongé de corruption et cet homme désespéré se courbe devant les voix profondes de l'appel de Dieu et du repentir. Un sentiment de dignité qu'il avait perdu se ranime en lui mystérieux. Un de ces mystères moraux qui sont à la source de la piété se déroule dans son âme, et il traverse désormais victorieux et chantant le sol bourbeux sur lequel il enfonçait jadis à chaque pas. Il a entendu lui aussi l'appel de la patrie des esprits, il devient d'ancien esclave du péché un homme nouveau et régénéré qui connaît désormais ses devoirs.

Sans doute il y avait des pécheurs relevés dans l'Église de Corinthe. Ce qui me touche davantage peut-être c'est qu'il y avait des pécheurs endurcis et inconscients. Ah! s'il est **chrétien** de compter sur le relèvement, comme il est **humain** de constater l'endurcissement, l'inconscience dans le mal. Et Paul parlant à une Église leur dit: « Il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de malades et un grand nombre qui dorment. »

A quelle Église, mes chers frères, une parole semblable ne convient-elle pas? Et combien davantage à des Églises protestantes formées de chrétiens protestants, nés dans le protestantisme, baptisés, confirmés, familiers avec les expressions du culte et endurcis dans leurs vertus!

« Des infirmes, » des membres atteints, gangrenés par une infirmité bien notoire, qu'ils sont seuls à ignorer peut-être, ou qu'ils croient ignorée! Vous qui avez formé des résolutions et ne vous appuyant que sur vous-mêmes ne les avez pas tenues, vous qui avez senti votre cœur tour à tour se réchauffer, puis se refroidir, vous qui voulez jouir, toujours jouir et n'êtes jamais rassasiés, vous qui, plus difficiles pour vous-mêmes, ne vous permettez qu'une faiblesse, mais sentez que toutes les sources de la joie et de la régénération s'y tarissent, et qui n'avez pas la force de rompre, ne voulez-vous pas un jour devenir des hommes faits, des caractères entiers, voués au bien, tels que ce temps et ce pays en ont besoin?

Et vous, les malades? Vous dont l'esprit est partagé, qui courez au plaisir lequel l'instant d'après vous dégoûte, vous qui restez dans une morne incertitude en présence des tâches que Dieu vous a données, vous qui ne savez rien porter des fardeaux gênants, qui croyez avoir sondé tous les mystères de la vie et n'y avez rien vu de bon, de savoureux, de réconfortant, vous les mélancoliques, les neurasthéniques, les désenchantés, les indécis, ne voulez-vous pas aussi retrouver une source de joie?

Et vous qui dormez, ne vous réveillerez-vous jamais? De tous côtés on dit que nos villes se remplissent de victimes du vice et de la boisson, du surmenage, que la haine fomente au milieu de l'abandon et des instincts grandissants de la brute qui ressuscite. Qui s'attachera à cette triple œuvre colossale qu'il faudrait pour rendre un nouveau sang à ces foules, l'instruction intégrale, la lutte contre la débauche, et la victoire contre l'égoïsme des classes pour ramener entre les hommes une égalité féconde? Qui! si c'est toujours une poignée qui porte sans appui le fardeau de l'humanité? On s'étonne quelquefois des accents révolutionnaires qui sortent de la bouche des plus hommes de paix. Ceux qui en sont responsables, ce sont ceux qui laissent ces larges cœurs souffrir tout seuls, peiner tout seuls, aller tout seuls à l'impossible, car on est trop peu. Il n'y a pas de réputation, pas de nom, pas de fortune qui soit au-dessus du service des bonnes œuvres sociales. Notre époque a besoin de procédés extraordinaires, de choses étranges et salutaires.

Si nous avons des membres endormis, réveillons-les donc, par l'exemple, par l'amour et le dévouement. Personne n'est trop haut pour donner cet exemple. Personne. Mais ce n'est pas toujours ce que pensent ceux qui ne se sont donnés que la peine de naître. Ils oublient quelquefois que le seul titre à la considération c'est le mérite personnel. On admire les gens fortunés et on les envie. Ceux qui les envient ne valent pas mieux qu'eux. On ne devrait respecter que les hommes qui servent l'humanité. C'est la loi évangélique, vérité sortie toute chaude des entrailles de l'humanité: « Quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur! »

Oui, ce monde a besoin d'exemple, et cependant on dort! Ohé! Réveillons-nous! la lumière brutale du jour s'approche, la honte est en chemin!

Oh! le cruel réveil, celui de ces parents qui n'ont pas agi contre le vice, contre la licence des rues, et qui par un juste retour pleurent un jour sur l'honneur, la vie, la santé, la carrière de leur enfant compromis par les mauvaises compagnies.

Oh! le cruel réveil, celui de ces femmes qui n'ont jamais cru que leur mari pût être un jour la victime des futilités, qui l'ont laissé fuir la maison conjugale, fréquenter les estaminets, faire ses affaires dans les centres de boissons, et se réveillent délaissées, abandonnées, ou bien systématiquement ruinées par des dépenses coupables qui privent la maison du nécessaire.

Oh! le cruel réveil, celui de l'amour aveugle quand on s'aperçoit qu'on a manqué de clairvoyance et de sincérité, qu'on a cédé à des entraînements, qu'on ne s'aime point et qu'il faut pourtant rester rivé l'un à l'autre!

Oh! le cruel réveil, celui de l'homme qui ne visait qu'à son succès, qui ne songeait qu'à son bien être, — et qui, en plongeant ses regards au sein de la masse souffrante et révoltée, constate qu'il y a une morale vengeresse, qu'il a coupé lui-même tous les fils de communication avec ses frères, et qu'il est désormais rejeté comme un exploiteur et comme un ennemi!

Oh! quel réveil que celui du malheureux qui à la poursuite du plaisir est tombé de chute en chute et ne trouve plus pour l'entourer ni respect ni sympathie!

Oh! le cruel réveil enfin, celui de ces derniers moments où enfin, après tant de labeurs, il faut tout quitter, et où l'on s'éveille enfin, mais trop tard, à la connaissance des vrais biens de l'homme dont on est resté incurablement pauvre!

Oui, tout ceci est humain. Il faut peu de temps pour endormir une conscience, le léger murmure de la flatterie v suffit et il s'écoule un long temps avant que l'heure du réveil vienne sonner un jour. Et les Églises aussi sont humaines, humaines dans leurs aspirations et leurs espérances, humaines aussi dans la torpeur qui s'empare d'elles au milieu des lentes mélopées de leurs paroles traditionnelles. Il est humain quand on dort de rêver à des pays pleins de soleil, à des souvenirs faits de gloire, à des actes d'héroïsme que d'autres ont accompli. Mais le rêve est synonyme d'impuissance et quand le grand jour vient, oh! quel réveil! au milieu du monde qui a marché, travaillé et souffert et qui se détourne des phrases apprises, des clichés remâchés et des appels incompétents!

Et tout ceci est actuel.

Car les infirmes, les malades et les dormeurs, voilà le secret de nos faiblesses! Voilà le secret du silence mérité qui pèse sur nous dans certaines régions, sur nous, sur nos espérances et nos œuvres! Voilà le secret de nos impuissances et de nos misères!

Réveillons-nous donc, mes chers frères, avant les heures irréparables d'amertume, et rebâtissons:

Si chez nous toute élévation de l'âme vers Dieu, tout désir de nous dévouer ne s'est pas totalement éteint, nous sommes mûrs pour une conversion morale, pour un changement radical. Un homme sans espérances infinies est un homme à qui l'air manque pour ses poumons. Demandez-le, cet air pur et vivifiant. La puissance éternelle qui fait jaillir la vie spirituelle du sein de la vie animale et en reconstitue perpétuellement les forces, est toujours à l'œuvre. Elle vous remettra en état, si vous le lui demandez, elle rendra à vos âmes dénudées la joie, l'entrain, le courage, la santé. Il faut prier et il faut agir. Il faut se rappeler que, si malade qu'on soit, on est le Temple, le seul Temple de Dieu, on est le champ de Dieu, un champ qui une fois labouré par les grandes émotions peut porter pendant des années le poids d'une moisson sans cesse renouvelée.

O Dieu, toi qui demeures et demeures pur quand tout se transforme et se corrompt, toi auquel nous finissons par regarder quand nous sommes saisis par les grandes tourmentes, toi qui as besoin aujourd'hui comme autrefois d'un peuple de franche volonté, pour faire ton œuvre ici-bas, viens, fouille dans nos cœurs, écarte les lâchetés, les vanités, les suffisances, les mensonges, et vient réveiller tout au fond de nos cœurs, infirmes et dormant, des instincts de foi, de bonté, de travail, de sérieux et de sainteté qui opèrent dans nos vies d'une manière irrésistible! Amen.





LES FRUITS (1)

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Evangile de Mathieu, vii, 15.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

L vous arrive de vous demander quelquefois si la parole que vous entendez ici n'est pas bien nouvelle, si elle ne choque pas beaucoup d'habitudes reçues et inoffensives; dans le réveil qu'elle tente de produire, vous vous demandez si tous les éléments auxquels elle fait appel dans vos cœurs sont toujours bons. Je voudrais qu'ils le fussent.

De tous les griefs que l'on pourrait relever contre ma prédication, il y en a un que le texte d'aujourd'hui réfutera peut-être. — On pense ceci. On dit: Votre prédication parle trop de l'homme et trop peu de Dieu, peu ou point de Jésus-Christ.

⁽¹⁾ Sermon prêché à Liége en 1898.

C'est vrai quelquefois, mes frères, mais s'il en faut donner une raison, c'est que tant de siècles ont parlé de Dieu sans beaucoup avancer les choses! Bien des gens en parlent encore comme s'ils avaient été là quand il a formé le monde et avaient été de moitié dans le secret de la création; on nous explique par le menu en quoi a consisté la Révélation, pourquoi elle s'est produite ici plutôt que là, en ce temps plutôt qu'en un autre, en quoi elle consiste et ce qu'il faut croire; et ces affirmations sont souvent si peu naturelles, si contraires au bon sens, susceptibles de tant d'objections fondées, elles marquent souvent une si grande ignorance, naïve il est vrai, touchante quelquefois, de ce que Dieu a donné à l'homme de découvrir et de formuler depuis trois cents ans, qu'un prédicateur qui se sent la responsabilité de l'esprit dans lequel on élèvera les jeunes générations, se dit dès l'abord: surtout évitons autant que nous pouvons la superstition, les idées fausses, les affirmations hasardées, ne laissons pas croire à notre adhésion à des choses que la conscience protestante ne croit plus, laissons-là les doctrines discutables et allons à la vie. Ne prenons pas à ceux qui en ont leur consolation. Mais ceux qui doutent, qui n'ont plus la foi du passé, essayons de les grouper et de les nourrir de pain de vie éternelle, en leur donnant ce que nous avons de mieux, ce que nous croyons, ce que nous voyons. Avec un large esprit de fraternité, essayons de comprendre ceux que nous avons laissés derrière nous, mais ne nous arrêtons pas pour cela et allons toujours de l'avant vers la lumière.

Voilà donc pourquoi, afin de dire des choses sûres, de nous emparer de la substance de l'Evangile, nous parlons plus souvent de l'homme que de Dieu afin de partir du connu et de nous élever graduellement à la source de tout bien.

Jésus-Christ ne craignait pas de nous voir juger nos semblables. Bien qu'il ait dit « ne jugez point », il voulait quand même que nous sussions discerner le vrai du faux, l'authentique du falsifié et il invitait ses disciples à se mettre en garde contre tous les faux dévots. Il nous appelle donc à en faire le dénombrement et il nous donne la recette pour les reconnaître.

Il faut bien s'entendre dès le début. Si Jésus dit: Regardez aux fruits, mesurez une doctrine à ses conséquences, examinez l'homme pour savoir ce qu'il faut penser de Dieu, il ne dit pas que les fruits seuls comptent, que la vie seule ait de l'importance, et comme on dit souvent qu'il n'y ait de religion que dans ce que les gens font.

Œuvres, argent donné, agitation souvent, souvent due à des motifs qui n'ont rien d'élevé, tout l'Evangile contredit que cela seul doive être mis en lumière. L'idée qu'avec un peu de charité par exemple on a mis son compte en règle avec Dieu n'est pas une idée religieuse; c'est un propos irréfléchi de gens qui ont oublié qu'il faut un arbre pour porter des fruits. La doctrine, les idées, ce qu'on croit, ce n'est pas accessoire en matière de religion, c'est une partie essentielle aussi nécessaire à la piété que la pensée est inhérente à l'action et lui sert de propulseur.

On raconte qu'une petite fille fut un jour appelée devant un berceau où deux jumelles nouvellement entrées dans la famille attendaient son approbation et son regard d'aînée. Après les avoir longuement examinées, « c'est celle-ci qu'il faut garder! » dit-elle.

Ceux qui ne voudraient plus garder dans le patrimoine religieux de l'humanité que la morale, raisonneraient comme cette enfant.

Nous sommes de ceux qui disent : Gardonsles toutes les deux, la religion et la morale, mais épurons, éclairons, précisons l'une par l'autre.

Vous voyez donc bien clairement, mes chers auditeurs, qu'il ne s'agit pas de se dépouiller d'un seul coup de toute croyance religieuse, sous prétexte qu'elles ont souvent été mêlées d'erreurs et de fables, ou qu'elles ont porté à des espèces d'aberrations morales. Non, il faut les peser, les examiner, en éprouver la force, en sonder la profondeur, et les confronter avec les actions qu'elles produisent; et alors, et seulement alors, se prononcer en connaissance de cause; sans doute notre faible esprit a peine à se prononcer sur ces matières, toutefois il le faut, car personne ne peut le faire pour nous, et celui qui ne sait où va sa vie, risque de voir périr tout ce qui lui avait été donné de bon et de généreux, avant même de s'en être aperçu.

Ceci dit, j'aborde mon sujet : Les fausses piétés. Elle abondent. — Et pour qui ignorerait les lois de l'esprit, ce serait un mystère. Pour l'enfance chez laquelle les mots ont toujours un sens, toute fausse piété est un scandale, une rupture de la logique, du bon sens élémentaire.

C'est qu'il y a une loi que les enfants ignorent, c'est celle du dépérissement. Les mots et les idées dépérissent quand on ne les renouvelle pas.

De ces mots au sens amorti, il en court par milliers dans le monde. Il y a deux causes principales qui démonétisent les paroles. Voyez, vous avez cru à la **fraternité**; on vous a dit que les hommes ne pouvaient rien faire de plus élevé que d'y obéir. Mais vous avez vu ce mot se promener comme un refrain sur toutes les lèvres; vous avez vu les plus louches, les plus suspects faire appel aux meilleurs sentiments par des périodes habilement lancées et par des mots sacrés répétés avec la naïve impudeur de ceux qui en méconnaissent la valeur — et alors il vous ont déplu, il ont pris à vos yeux une conception fâcheuse. Autre exemple: le mot charité, décrié dans certains milieux grâce au sens qu'il a pris couramment dans le langage de tous, puis les mots questions sociales, activité sociale, injustices sociales qui, pour certaines autres, exhalent un parfum de meeting et restent hérissés de malentendus. Il y a des gens qui croiraient que ces mots-là contiennent de la poudre. Ou bien on pense qu'ils se confondent avec la politique, et du coup, cela veut dire pour les esprits tout simples que la chaire évangélique n'aurait pas le droit d'en faire usage.

Ainsi, première cause de la démonétisation des mots, on les a entendus trop employer par des personnes ou à l'appui de causes qui vous sont antipathiques... et on n'en veut plus.

Seconde cause, on les a trop employés soimême, à vide, sans y penser, pour l'apparence. Oh! les mots de justice, d'amour, de liberté, de moralité, Dieu! quel abus on en a fait! Que de grandes déclarations contredites par la vie! comme il est plus facile de s'en servir que de les servir!

Il en est de même de la piété et de la religion. Elle veut être une recherche de notre destinée dans ce monde, et on en fait une catégorie stéréotypée d'usages et de gestes. — Elle veut agiter les problèmes de la vie, et on la parque hors de tous les domaines où elle s'applique en réalité. Il ne lui resterait qu'à disparaître, si l'instinct religieux ne tenait si profondément et ne poussait toujours de nouvelles racines.

Eh bien, si la religion est en baisse, c'est la double faute de ceux qui parlent contre elle, puis de nous-mêmes qui parlons pour elle. Divisons ainsi notre étude.

J'écoute ceux qui parlent contre toute religion. Remarquez qu'ils ne vous diront pas comment ils la conçoivent, mais qu'ils la jugeront telle qu'elle est conçue par la majorité. Ceci est le malheur des pays catholiques, qu'on me permette de le dire. Dans un pays protestant, quand un homme est en conscience peu satisfait de l'allure générale de son Eglise, il en fonde une autre, et cette diversité, jugée avec tant de sévérité par les esprits étroits, est la sauvegarde du sérieux et le

salut de la liberté. Cet homme qui se verrait seul, rejeté, dans un pays catholique, sur lequel on prononcerait de ces anathèmes sournois qui coûtent souvent non seulement la paix, mais quelquefois le pain, ce même homme qui se sentirait là plein d'amertume ou de révolte contre les vieilles institutions qui s'identifient avec Dieu et revendiquent audacieusement le droit de parler seules en son nom, en pays protestant, il s'allie à ceux qui ont les mêmes tendances d'esprit que lui, il va les revoir tous les dimanches, il constitue des œuvres et un genre de vie et de société qui correspond à sa foi, à ses opinions, son cœur se réchauffe à ne pas se sentir seul ; s'il est quelquefois combattu, il est toujours traité avec loyauté, et les autres, au lieu de le repousser et de s'organiser contre lui, l'aident à se comprendre et à les comprendre également. La paix se maintient, et le respect réciproque, dans une diversité qui est le fruit heureux et fécond de la liberté.

Là, où au contraire, les institutions refusent d'évoluer, où elles sont rebelles à toute réforme sérieuse, moderne, humaine, elles ne peuvent que soulever de violentes animosités et tout homme qui sort de l'Eglise croit de bonne foi renoncer à toute religion et combattre Dieu même, dont on a fait une sorte de tyran étroit, sans intelligence et sans pitié. — Puis, par une contradiction singulière, ce même homme qui s'est révolté, mais qui reste seul, livré à lui-même, devient père, s'aperçoit que la vie coule avec rapidité, s'émeut de nouveau en sentant son néant rapide, et obéissant à un obscur instinct religieux, quand ce n'est pas à de vils mobiles d'intérêt, renvoie à ceux qu'il avait fuis la chair de sa chair et le meilleur de son sang, ses enfants, pour qu'on s'y prenne avec eux de manière plus habile qu'avec lui.

Mes bien chers frères, si les consciences qui rompent avec des traditions qu'elles ne peuvent plus accepter, au lieu de se dessécher dans l'amertume de la solitude, avaient égard à l'Idéal de vérité qui les mène, au lieu de noter minutieusement les nuances qui les distinguent au contact les unes des autres, entretenaient la flamme de l'enthousiasme, le respect de ce qu'elles ont aimé, leur jeunesse fraîche et pure, et fondaient de nouvelles Eglises, — on peut le dire — la moralité générale, le bonheur des peuples ne tarderaient pas à s'en ressentir.

Au lieu de cela, nous assistons à cet étrange spectacle. Au nom de la solidarité, on déblatère contre le christianisme, au nom de la fraternité humaine, on répudie le dieu des superstitions, au nom de la vérité, on condamne tous les dogmes du moyen âge chrétien, au nom de la liberté de conscience, on conspue Jésus-Christ, qui fut le maître de la solidarité, de la frateinité, fit appel aux libres consciences et ne décréta point de dogmes. — De sorte que souvent, par le seul fait que nous nous disons religieux et voulons l'être, on ignore que nous sommes mûs par les mêmes principes qui enflamment la jeunesse, prennent les foules, ou inspirent l'existence des braves gens qui sont fidèles à leurs consciences. — Et tout cela pour la même raison! Hélas! parce que Dieu a été présenté à cette foule sous des espèces si absurdes, si arriérées, qu'elle ne peut plus y adhérer et aspire à la vérité.

Cette déconsidération qui pèse sur la religion et qu'elle a mérité sous sa forme traditionnelle, elle est donc due précisément aux abus qui se cachent sous son manteau — et, pour tout dire, il y a quelque chose qui juge les institutions et les religions quand elles ont trop vécu décrépissant dans de mauvaises vieillesses.

Allez dans nos rues et adressez-vous à un de ces petits qui vivent de la considération et du crédit, approchez-vous de lui à un moment où il est seul, avec quelques intimes, où, son magasin

étant fermé, il peut parler en liberté, et là, apprenez de lui qu'il pense tout autrement qu'il n'en a l'air; entendez le raconter avec envie que tels et tels ont fait leur chemin avec la rapidité d'une fusée parce qu'ils avaient les opinions dominantes, parce qu'ils étaient bien vus, et vus à de certaines heures, dans les Eglises, dans les lieux où un Dieu plein d'amour-propre a changé les mœurs d'autrefois et ne fait plus aujourd'hui lever son soleil ni pleuvoir sa pluie impartialement sur les justes et les injustes, lisez les pratiquants et les non pratiquants. — Ou bien, mieux encore, heurtez-vous partout où vous voulez une conversation sérieuse, aux plaisanteries calculées ou au silence plus calculé encore, dictés par des expériences cuisantes. — Entendez ce que cet esprit public veut dire, sachez ce que cela signifie, comprenez que le petit risque en manifestant ses opinions de diminuer sa situation, de compromettre le pain de sa famille, que la défaveur s'attache aux enfants élevés loin des éducations d'espionnage, loin de l'air étouffé des sacristies et des récits puérils des catéchismes, et quand vous aurez compris ce qui se passe, qu'une oppression s'étend plus ou moins lentement et s'abaisse comme un écrasement sur les consciences. qu'un tas de gens ont peur, ont peur et que

l'Eglise emploie donc de ces moyens qui pour être silencieux, n'en sont pas moins violents pour ne pas dire pis — quand vous aurez compris que ce qu'on demande de ce peuple, ce n'est pas ni la foi, ni la libre adhésion, ni l'activité sociale, mais l'apparence, la soumission, l'absence de pensée et, pour tout dire en un mot, l'hypocrisie, alors vous ne vous étonnerez plus des révoltes, des scandales, des athéismes, des violences, des haines irréconciliables, alors vous prendrez votre parti et si vous êtes un chrétien, vous tiendrez ferme là où vous êtes; vous serez intransigeants dans votre jugement sur la religion ainsi comprise, vous direz que là où les fruits sont corrompus et maudits, il ne peut y avoir dans la plante que corruption et malédiction.

Mes chers auditeurs, on n'a jamais fait le bien avec de mauvais moyens. Le méchant fait une œuvre qui le trompe. Dieu veut des cœurs, je le crois, ah! je le crois ardemment, mais Il veut les appeler et qu'Il me pardonne cet accouplement monstrueux de termes, Il ne les vole pas. Si vous connaissez des chemins qui ont l'air d'amener à Lui et qui n'y mènent pas, votre devoir est de n'y point conduire les autres. Là où il y a déceptions, il vous est interdit de proclamer par votre conduite que vous y trouverez joie,

bonheur et vérité. C'est souvent pour moi un cuisant chagrin de voir qu'un très grand nombre de mes coreligionnaires ne viennent pas à l'Eglise, n'ont pas de culte et pour ainsi dire pas de religion, mais plutôt que de les y amener par d'autres movens que par un appel à leurs âmes et de saintes convictions, j'aimerais mieux m'arracher la langue. Dans huit jours vous verrez ce Temple plein. Je déplore cet usage de ne venir au Temple que les jours de fête, je le trouve indigne de Dieu et de l'homme, mais j'aime mieux encore la libre apparition de ces indifférents d'une année que de les attirer ici par des faveurs qu'il me serait du reste impossible de leur offrir. Je l'aime mieux, car la liberté est plus propre à conduire à Dieu et à préparer un avenir utile que l'esclavage, fût-ce le plus discret des esclavages.

Et maintenant, mes chers frères, regardons à nous-mêmes et voyons si notre piété est d'un bon aloi.

C'est à ses fruits que vous la reconnaîtrez. Il y a bien des habits de brebis qui cachent des loups ravissants. Attention! D'abord.

1° **Il** y a le christianisme de paroles. Ne regardez pas au langage des gens et ne comptez pas pour grand chose la phrase pieuse! S'il y a un défaut peu commun parmi nous d'ailleurs, c'est

bien celui-là. Les inconvénients de ce que les Suisses ont appelés le « patois de Canaan » sont si connus parmi nous qu'on exagère peut-être l'usage inverse, le silence sur sa foi. Touchant et respectable, ce silence peut l'être. Mais il ne faut pas qu'il dure toujours. On se fortifie dans sa foi en la disant. Celui qui a repris l'impureté des autres a fait un pas de plus du côté de la pureté, celui qui a repris le mensonge des autres, a fait un pas de plus du côté de la vérité. Il ne faudrait pas qu'à force de se borner à des devoirs très sommaires du côté de Dieu, on finisse par ne pouvoir plus même compter parmi ceux dont le prophète disait. « Ce peuple m'honore des lèvres et s'approche de moi par ses paroles, mais son cœur est bien éloigné de moi!»

2º Il y a le christianisme de tête, le christianisme des fortes têtes, qui ont un système bien arrêté sur tout ce qu'il a plu à Dieu de faire pour les sauver, le christianisme des têtes faibles, qui est conçu comme un refuge, un port, un asile de tranquillité, presque pour la vieillesse. une douce absurdité dont on n'ose pas parler devant les adversaires et que l'on sort dans de petits conventicules pour s'édifier loin des tempêtes, le christianisme des mauvaises têtes, pourrait-on dire, celui qu'on jette à la face des

gens, condamnant à tort et à travers ce qu'on ne comprend pas ou qui vous déplaît, enfin le christianisme de tête tout court, qui est une bonne connaissance des choses religieuses, en général connaissance superficielle puisée dans quelque ouvrage ou dans quelque tendance dont on est devenu le disciple exclusif. Je ne méprise pas la pensée, bien loin de là. Les chrétiens qui pensent sont nécessaires, encore faut-il cependant qu'ils sachent sympathiser avec ceux qui souvent ne pourraient les comprendre, et qu'ils aiment à se fortifier sans orgueil dans la communion des âmes sincères.

3° Il y a le christianisme impulsif, la piété qui s'épanche à de certains moments dans d'ardents élans de cœur, bien vite épuisés. Sans doute des sentiments de reconnaissance, d'humilité vis-à-vis de Dieu, se sentir dans sa main, ce sont des attitudes de l'âme qui lui sont salutaires. Sans doute le cœur est nécessaire au christianisme autant que le christianisme est nécessaire au cœur. Le cœur est le foyer sacré qui réchauffe l'homme tout entier, une foi qui ne donnerait pas de joie serait une vie morte, une lumière obscure. La plus mince des fois religieuses, si elle donne quelque joie, vaut plus que la métaphysique la plus étendue si elle désole. Celui qui

n'aurait jamais entrevu une aurore de bien ni compris qu'il était appelé à une vie grandiose dans sa simplicité, qui n'aurait jamais dit : ce lieu est sacré, ici j'ai rencontré Dieu, et n'aurait jamais frémi devant la grandeur et la beauté de sa tâche comme être humain, celui qui n'aurait jamais apporté ici à la Table Sainte de bons et loyaux sentiments de fraternité et d'obéissance à la loi divine, celui-là serait à plaindre. Celui qui n'aurait pas senti passer un frisson d'admiration, un frisson sacré devant les plus belles créations du génie de l'homme, ou devant un ciel d'étoiles ou devant la majesté d'un lit de mort, celui-là aurait un cœur de pierre, et s'il le gardait toujours, resterait éternellement éloigné du Royaume de Dieu

Mais ne croyons pas non plus que nous devions toujours voguer dans de douces impressions et passer notre vie dans une sorte de troisième ciel, ni que Dieu nous ait fait de nature à plonger toujours dans une sorte de félicité immatérielle destinée à nous cuirasser contre les peines et les aspérités du chemin, ni qu'il veuille être toujours à notre disposition pour nous fortifier envers et contre tout. La piété sait aussi quand il le faut, Dieu merci, se passer de bonheur dans ce monde, et il arrive quelquefois qu'elle ne

brille jamais d'un plus pur éclat que dans des vies égales, où sans phrase et sans extase, devoirs après devoirs ont été acceptés au fur et à mesure que la vie les apportait.

Il y a bien d'autres piétés d'apparence. Il y en a autant que de classes d'hommes, et ce qui fait qu'on ne peut les traiter toujours comme des fautes, mais plutôt comme des erreurs auxquelles tous sont prédisposés, c'est qu'en matière de religion on se trompe d'après les grandes lignes de son caractère et de son tempérament. La liste des fausses piétés peut se décalquer aisément sur la liste du classement des caractères telle que les psychologues s'efforcent toujours à nouveau de l'établir.

Et, chose facile à comprendre, même si nous voulons échapper à notre piété d'apparence, il est peu probable que du premier coup nous venions à nous mouvoir au sein d'un christianisme complet. Même après ce qu'on appelle parfois la conversion, on reste ce qu'on est.

Une différence cependant, une différence radicale se manifeste dès le début entre la foi authentique et l'autre. Cette différence, Jésus l'a dit, elle apparaît aux fruits.

Ce ne sont pas les doctrines, aujourd'hui moins que jamais, qui vous diront où est le

disciple authentique du Christ, ce sont les fruits. Je dis que ce ne sont pas les doctrines; et l'expérience nous l'apprend tous les jours, puisque des hommes qui se valent professent des opinions diverses et même contraires. Dans l'Eglise chrétienne, les uns croient devoir attirer toujours plus le Christ du côté de Dieu par leurs définitions dogmatiques, les autres croient être plus dans le vrai en reconnaissant en lui de plus en plus un homme. Les uns en font un Dieu venu en chair, né d'une Vierge, ressuscité après sa mort, et en somme si éclatant de merveilleux au centre de la doctrine chrétienne que tout s'évanouit à côté de lui et qu'on ne discerne plus, cachés par sa lumière trop avivée, ni Dieu qu'il détrône, ni la nature qu'il masque. Les autres. tout en aimant à vivre avec le Christ comme avec leur maître, demandent à quoi sert le miracle, refusent de croire les légendes dont cette histoire s'est trop tôt parée, s'attachent aux paroles du Christ et à son exemple et cherchent Dieu non seulement en lui, mais aussi dans les cieux et au fond de leur cœur. - Voilà des doctrines assez diverses, bien qu'elles soient moins opposées qu'on ne pourrait le croire. Laquelle allez-vous choisir? Eh bien, suivez ce conseil, regardez aux fruits.

Je vois ce que vous allez me répondre.

Les fruits ? direz-vous, ne se trouvent-ils pas du côté du protestantisme orthodoxe qui par ses Eglises, ses œuvres sociales, ses missions parmi les païens est au protestantisme libéral comme dix est à cinq ?

l'ai deux réponses à faire. D'abord ce sont les hommes qu'il faut étudier, et leur vie, et non pas seulement les groupements et les partis. Le Christ voulait sans doute nous enseigner à juger ainsi, nous prier de ne porter que des jugements individuels. Car ce ne sont pas les Eglises, les sectes, les religions qu'il nous invite à examiner en bloc, mais les prophètes, chaque prophète. Tel libéral vaut mieux que tel orthodoxe, tel orthodoxe vaux mieux que tel libéral. Sans prétendre par ces mots porter des jugements absolus, nous pouvons nous former des opinions humaines de ce genre. Vous chercherez à constater si une doctrine donnée coïncide chez un homme donné avec un enseignement vivifiant, avec une action bienfaisante, si elle reste sincère et conséquente avec elle-même, si elle réunit les qualités opposées nécessaires aujourd'hui, la modestie et l'audace, l'intimidité et la socialité, l'information et la généralisation, la piété pour le passé et la sympathie pour le présent. Puis quand vous vous serez prononcé, si votre conscience vous le permet, sur chaque cas séparément, les grandes comparaisons entre les grandes tendances religieuses vous apparaîtront alors comme bien superficielles.

Ma seconde réponse est qu'il faut se donner quelque peine pour discerner les fruits. Les idées nouvelles ont à se manifester contre de puissantes organisations existantes. Voyez ce que fait le catholicisme en Belgique. Il multiplie ses fruits visibles : couvents, écoles de tous genres et de tous degrés, grandes œuvres sociales, patronages et mutualités, il commandite les commerces, protège les travailleurs par des lois sociales et popularise tous les signes extérieurs de la religion. Eh bien, diriez-vous: puisque le catholicisme porte des fruits si apparents, il faut adhérer à sa doctrine? Non, vous ne le direz pas. Vous reconnaîtrez que son instinct le porte à se maintenir et même à progresser peut-être, vous honorerez chez lui individuellement tous les hommes d'œuvre, hommes de foi et hommes sincères que vous y rencontrerez. Néanmoins vous ne direz pas pour cela que le catholicisme ayant certaines œuvres a la vérité toute entière.

Et si vous ne dites pas cela du catholicisme, vous ne pourrez pas non plus le dire du protestantisme orthodoxe. Vous reconnaîtrez chez lui des œuvres remarquables, dictées par un esprit chrétien, vous constaterez que ses meilleurs combattants font une place à leurs côtés au protestantisme libéral parce qu'ils aiment aussi voir dans l'église des hommes plus avancés qu'eux. Déjà vous remarquerez que ce protestantisme, en constante évolution d'ailleurs, est en progrès sur le catholicisme en ce sens qu'il agit — pas toujours, mais souvent — d'une manière désintéressée, sur un terrain laïque, démarquant ses œuvres et ses dons partout où il le faut pour faire plus de bien, évitant souvent d'en tirer ni gloire pour sa dénomination ni recrues pour ses troupes.

C'est que c'est là un effet le critère d'une œuvre d'Eglise bienfaisante, c'est quand à force de vie intérieure, elle se dégage de tout caractère ecclésiastique, c'est quand elle se fait pour le monde, et non pas seulement pour elle et pour les siens.

Ce sera là le caractère essentiel d'un christianisme spirituel, actif, libéral, contemporain. Il ne s'efforcera pas tant de produire des fruits dits religieux que des fruits humains. Il croira que les œuvres que Dieu demande ne sont pas tant les pratiques — utiles d'ailleurs — que les actions.

Et c'est pour cela aussi que ses œuvres seront moins apparentes. Comme il ne les fait pas au profit de l'Eglise, elles ne lui profitent pas non plus, elles apparaissent comme les grandes œuvres neutres, elles contribuent à former tout ce large humus d'œuvres sociales au milieu desquelles les hommes d'aujourd'hui poussent sans s'en apercevoir avec un idéal de liberté et de fraternité. Et si les chrétiens libéraux agissent ainsi en dehors des cadres de l'Eglise, il ne faut plus s'étonner si les semences qu'ils jettent ne portent pas toujours des fruits uniformes. Je cherche l'action de mes amis en France, en Suisse? Elle n'est certes pas considérable en apparence, elle ne porte pas toujours le cachet religieux, mais la voix publique en parle avec toujours plus de considération et je sais qu'elle existe. Je sais que partout où il y un protestant libéral authentique, il v a un homme qui aime la vérité, qui combat dans le journalisme, dans le professorat, dans l'industrie, dans la philanthropie. du haut de la tribune, de la chaire ou de la vie pratique, pour un idéal humain, large et bienfaisant. Et cet homme, bien qu'il n'ait pas toujours l'air d'un monsieur très soigné, très ratissé, très muni d'une cravate blanche, bien qu'il ne parle pas du salut à chaque phrase et qu'il soit quelquefois

muet sur Jésus-Christ, bien qu'il emploie pour parler à la foule des mots familiers, bien qu'il coudoie dans les comités les socialistes et les révolutionnaires, et dans les salles de rédaction, les amuseurs publics, si son idéal reste vivant dans son cœur, je le salue. Je le salue parce qu'il est le « Ferment » d'une Eglise nouvelle où sans qu'on y voie à l'œuvre moins de puissance, de dévouement et de conviction, il y aura plus de vérités, de tendresses et de vie.

Sachons donc, mes frères, discerner les fruits. Il n'est pas tant nécessaire qu'ils étonnent par leur masse. Il faut qu'ils édifient et instruisent par leurs qualités. Il faut surtout qu'ils soient propres à faire le bien nécessaire à des hommes d'aujour-d'hui, à des hommes dont l'esprit depuis quelques siècles a été plusieurs fois décentré, à des hommes sur lesquels ont passé comme des ouragans la Renaissance et la Réforme, l'Encyclopédie et la Révolution, et qui se sont réfugiés sur le terrain élevé des sciences d'observation.

Portons enfin nous-mêmes de ces fruits-là. Acceptons avec largeur dans la fédération chrétienne tous ceux qui veulent reconnaître le Christ pour un chef et marcher à côté de lui, quelle que soit leur opinion sur son essence et même s'ils n'en ont aucune. Et en faisant cela vous ferez aux

hommes d'aujourd'hui le bien dont ils ont besoin, parce qu'aujourd'hui, voyez-vous, on croit ce qu'on peut. Et en face des systèmes de toute couleur qui se présentent, il n'y a qu'un point sur lequel le christianisme règne encore, c'est la vie morale; c'est là qu'il faut poursuivre l'absolu et c'est sur ce terrain qu'on peut tendre la main à tous les hommes de bien.

Un de mes honorables prédécesseurs, pasteur de cette Eglise pendant quarante années, entendant un jour attaquer la doctrine d'un collègue qui était trop libérale au gré de l'interlocuteur, répondit d'un mot piquant : « S'il n'est pas orthodoxe, il est **orthopraxe!** » Il devançait par cet état d'esprit des hommes de notre âge et reproduisait à travers les siècles, renouvelée pour nos besoins, la belle indication du Christ : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits! »

Dans nos méditations solitaires, quand incertains de la route à suivre, nous voyons briller le flambeau de l'action chrétienne, et que quelque chose nous dit : « Fais cela, » comme nous sommes plus tranquilles et plus heureux! En attendant que les questions qui se posent s'éclaircissent à sa lumière, l'action, la vie chrétienne nous appelle et comble nos âmes d'une joie qui certainement vient du ciel. Amen.



DIMANCHE DES RAMEAUX (1)

" Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. " Evangile de Matthieu XXI, 9.

MES FRÈRES,

Pâques, vous recueillir en présence des sources mêmes de la foi chrétienne, vous remettre en face de l'image de Jésus-Christ et la revoir dans son expressive beauté, telle qu'elle s'est manifestée en réalité dans le monde, il y a dix-huit cents ans. Ce besoin non seulement je le comprends, mais je le partage - et là où il ne se rencontre pas, je voudrais l'éveiller, tant l'Evangile contient encore une leçon pour le temps présent et pour les temps à venir. Est-il besoin d'un long regard sur les circonstances actuelles pour juger à quel point il répond aux aspirations

⁽¹⁾ Sermon prêché à Liége en 1899.

de notre temps! Notre temps est fécond en préoccupations morales et sociales, l'Evangile les a toutes eues et peut encore servir de modèle aux tentatives les plus modernes. Notre temps a soif de liberté, l'Evangile en délivre le secret. Notre temps pousse souvent sa liberté jusqu'à la licence. L'Evangile en a exploré tous les basfonds et a proclamé toutes les maladies morales et sociales curables par son remède.

Jésus-Christ s'est assis à la table des riches et dans les jours de fête, il a aimé encore davantage les plaisirs et les peines et les défauts des pauvres. Il a promené ses pas dans les champs, les villages et les villes de moyenne importance de son temps. Il a connu le travail des mains et le travail plus éprouvant de l'âme et de l'apostolat. Il a plongé son regard jusqu'au fond des iniquités sociales, il en a reconnu et flétri le principe. Pour réagir, il s'est entouré de pécheurs et de méprisés qui en vue de se joindre à lui avaient fait repentance. Il a écouté le vieillard qui pleurait parce que sa fille allait lui être enlevée, la femme insouciante et folle qui vivait dans l'abrutissement de son péché. Il a groupé autour de lui quelques illettrés ignorants mais honnêtes dans le vase grossier desquels il voulait verser le meilleur de ses espérances, et ayant entendu les plaintes, sondé les plaies, eu pitié de ces misères, il était venu de lieu en lieu au nom du Seigneur!

A la fin de son ministère, il approche de Jérusalem prêt aux derniers combats. La foule l'attend, non pas la populace de Jérusalem qui est réactionnaire et fanatique, mais les foules éclairées qui ont fait le voyage de loin, et dans l'exil desquels la montagne sainte est devenue de plus en plus la hauteur spirituelle où l'on se retire pour prier Dieu, — foules choquées peut-être de l'arrogance sacerdotale, des prescriptions méticuleuses en usage à Jérusalem, qui sentent peutêtre peser sur elles cette atmosphère lourde des endroits où les gens ne pensent pas librement, ne pensent pas comme tout le monde, apeurés peut-être devant l'étalage de tout cet appareil de traditions et de formes dont on sent le néant sans pouvoir toujours définir en quoi il est en faute et pourquoi on peut s'en passer.

Et ces pauvres gens échappés de leurs synagogues de Syrie ou de la Méditerranée, venus en foule pour la Pâque, avec leurs yeux pleins de mirage, espérant quand même trouver la Ville Éternelle, avec la foi, avec des forces miraculeuses, éblouis, trompés, un peu dans la situation des voyageurs qui vont pour la première

fois chercher des impressions à Rome et n'y rencontrent que des ruines, ces gens qui venaient chercher Dieu, enfin on leur annonce l'arrivée du jeune prophète récent, qui étonne et relève et foudroie et vient livrer bataille au centre des vieux abus... Alors ils se lèvent, c'est plus qu'un incident pour eux, ce sont les idées nouvelles, les idées éternelles qui s'approchent, défendues par un héros sans peur et sans reproche.

Et cette ovation! Cette fête simple, improvisée, orientale, ces vêtements qu'on jette sous ses pieds, ces branches qu'on sème sur les pavés inégaux, ces cœurs qui volent à sa rencontre. Ces enfants qui crient son nom! - Sans doute tout cela pouvait n'être qu'un de ces mouvements populaires qui font illusion, qui soulignent les succès d'un jour, puis s'arrêtent et s'éteignent en indifférence. Mais, dans cette foule, il y avait peut-être des gens qui, sans le connaître assez, avaient retiré quelque bien de ses paroles, avaient espéré en lui l'avènement d'un esprit nouveau, avaient eu leur conscience remuée. Et de la bouche de ceux-là s'échappe la salutation banale de la Pâque que tout juif disait à un autre et qui s'élargit en une parole de reconnaissance simple et profonde: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Béni soit-il, oui, car il nous apporte une parole pleine de grâce et de vérité, ou plutôt, pour nous mieux faire comprendre, pleine de sévérité et d'amour.

Celui qui vient au nom du Seigneur nous apporte toujours une parole de **sévérité** et d'**amour**, c'est sur ce double esprit que je voudrais réfléchir avec vous, d'autant plus que nous arrivons à des temps de communion où l'on se ressaisit, où l'on renouvelle ses forces. Qu'est-ce qui nous y préparerait mieux que la sévérité pleine d'amour avec laquelle Jésus était venu à son peuple?

I.

Une parole de sévérité. C'est l'accent principal qui domine tous les concerts qui se sont échappés de l'âme chrétienne. C'est la raideur bienfaisante avec laquelle se présente l'idéal véritable, l'escarpement qui se dresse en face de la volonté qui veut bien commencer l'ascension du monde moral.

La sévérité de la prédication chrétienne! Ah! mes chers auditeurs, reconnaissez-le vous-mêmes, en quel temps fut-elle plus nécessaire? Que de tentations pour l'esprit dévoyé, pour la conscience

chancelante que celles qui nous entourent! Quand nous en parlons, même en ces termes voilés, quel cortège d'horreurs, de duretés, d'indifférence se présente à nous pour justifier nos appréhensions! Je ne crois pas qu'il y ait d'homme plus disposé que nous à reconnaître, à aimer les beaux côtés de notre monde moderne, je dis plus, à avoir foi en lui, à être fermement persuadé qu'il s'y fera plus de bien qu'il ne s'y peut faire de mal en vertu même de son principe. Mais qui niera l'état misérable dans lequel se trouve la foi de nos coreligionnaires souvent mal préparés pour les luttes, les discussions, les résistances, et sur lesquels le monde mord d'autant plus vite quand l'Esprit a cessé de les entretenir vivants et triomphant des compromissions avec le péché!

L'état le plus général est une indifférence, un coupable sommeil dans lequel on se plonge, plutôt que de lever le doigt, d'être quelques-uns à entamer une sainte guerre. Souvent étrangers au pays, nos amis ne savent pas ou ne veulent pas y exercer une influence personnelle salutaire. Ils y mettent du tact et de la réserve, deux belles qualités, mais qui passent loin derrière l'amour et la conscience du mieux. Il peut arriver qu'un étranger s'égare quand il veut se

mêler des luttes politiques du milieu où il vit, parce qu'il ne voit que les programmes et ignore ce qu'il saurait autre part, quels sont les hommes, la solidité de leur caractère, les arrière-pensées de ceux qui en ont. Que l'étranger reste spectateur, je comprends cela. Je le lui conseillerais dans les choses politiques. Mais il n'y a pas que la politique dans ce monde. Il y a les ménages défaits, les habitudes frondeuses, les mauvais propos, l'esprit de dénigrement, la lâcheté, les gains déshonnêtes, les enfants mal élevés, les âmes ulcérées, il v a le trafic de l'âme et de la conscience du peuple. Il y a le mépris de la femme et les sources taries de l'amour jeune, généreux, respectueux et sain. Tout cela, l'étranger a le droit et le devoir de s'y intéresser - ou l'humanité n'est plus qu'un vain mot.

D'ailleurs, parmi mes auditeurs, il y a un nombreux contingent de personnes qui sont des Liégeois d'adoption ou même des Belges de race. Ceux-là, vais-je m'abaisser à leur démontrer le pressant besoin où est leur pays, qu'ils lui donnent le plus sérieux exemple, le plus strict. Besoin pressant, pressant... on ne peut tout dire, mais on peut affirmer que si les bonnes volontés ne se liguent pas pour l'idéal religieux et moral libre, tel qu'il peut être conçu dans ce pays, on ne

peut calculer ce que coûteront les années de retard et l'apathie générale.

Notre temps a besoin qu'on lui parle sévèrement. Beaucoup vont devant eux comme des aveugles. — Avez-vous imaginé, vous qui voyez, ce qu'est dans son épreuve la vie de l'aveugle? Avoir joui un jour de la lumière et des couleurs et des formes, avoir vu le soleil se lever dans sa majesté, les premières brumes du matin, l'éclatante et lourde beauté du plein midi, le charme même mélancolique et spécial des grisailles des soirs qui baissent, avoir vu le visage aimé, et avoir pu suivre sur ses traits les traces de l'effort, de la fatigue ou du bonheur, et se trouver privé de toutes ces joies, entre le monde et soi, avoir définitivement un voile tiré. On ne verra plus, on ne saura plus que par ouï-dire la beauté des choses et la grâce des productions du génie. S'en aller dans sa nuit, se heurter à des obstacles inconnus, d'un pas se trouver au bord des abîmes... tel est le sort de celui en lequel toute foi, toute conscience s'est éteinte. C'est l'effroyable maladie du temps, ce n'est pas le désespoir, ce n'est pas la raillerie, l'ironisme qui peuvent être des formes de l'activité de la conscience, c'est une insensibilité, profonde, complète, qui n'a presque plus honte d'elle-même, et qui est - il faut le dire - au plus haut degré, contagieuse. La foi morale est perdue. Tout ce qui est beau et bon apparaît comme une particularité à laquelle on ne sait pas s'associer. C'est la conscience vaincue qui ne veut pas avouer qu'elle était destinée à faire mieux. C'est le fuyard qui ne veut pas avouer que la redoute pouvait être prise. Et quelquefois dans un mélange monstrueux qui se passe au fond de ces états d'âme, on rencontre avec l'indifférence et la lâcheté morale, la jalousie, la honteuse jalousie, qui cherche à se mentir à elle-même, à salir tout ce qu'on admire, qui ramasse la boue partout où elle peut pour la mettre sur les figures intactes... Ah! mes frères, ce contact est odieux. Tout plutôt que l'envie, que l'insulte qui part d'un cœur indécis ou mauvais ou radicalement mort, et adressée aux généreux, aux naïfs, à ceux qui espèrent dans la force de la nature humaine et auxquels, après tout, l'humanité regarde.

J'en reste à cette navrante insensibilité. L'apôtre avait dit: « Faites l'objet de vos pensées de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est honorable, de tout ce qui est aimable, de tout ce qui est vertueux, généreux, et digne de louange »... Voilà un programme! Mais l'insensible est égoïste. Il ne veut rien qui heurte ses habitudes et assaille

ses aises. Surtout ne le réveillez pas! Il pourrait se mettre à juger toutes choses avec une conscience! Et tel est le châtiment de cet égoïste-là, que sa vie et son milieu dépassent rapidement l'horizon de sa conscience Des choses importantes il a d'abord refusé de s'embarrasser pour savoir si c'était bien ou mal, alors rapidement le cercle s'est resserré, — on perd très vite la capacité d'émettre des jugements moraux. On les réserve aux enfants dans sa hautaine sagesse, on les entoure de murs de papiers, mais les enfants savent bien à quoi s'en tenir! Les enfants n'obéissent pas longtemps aux règles qu'on ne s'impose pas soi-même. Ils se révoltent. Alors l'avenir de tout bonheur, de toute vertu est en jeu '... Il faut savoir ce qui est bien et ce qui est mal. L'insensible ne sait pas. Le poison moral s'est infiltré dans ses veines et comme un curare d'un nouveau genre, paralyse chez lui les nobles élans, arrête et étreint des lèvres qui voudraient parler, son cœur qui voudrait pleurer des larmes éternelles. Les sources de la vie chez lui n'ont pas été gardées. Il se sent prisonnier de lui-même, il s'envisage avec effroi, quand ce n'est pas avec dégoût et horreur.

Tel va dans le monde, qui satisfait à ses devoirs immédiats et même à davantage, qui, quand il se sonde, entrevoit en lui-même ces profondeurs d'insensibilité que la lâcheté morale peut creuser.

O mes frères, peut-être n'avez-vous jamais été au fond d'un aussi grand abîme — ce que je ne sais pas — Dieu le sait — mais qui est possible; ou seulement sur la pente, ce que je ne sais pas — Dieu le sait — mais qui est possible. Si cela n'est pas, certainement vous avez été en côtoyant le bord.

Il y a des vies triomphantes de chrétiens, qui lui ont résolument tourné le dos, et marchent sans danger, oui, vraiment en sûreté, loin des abîmes, et à égale distance des tentations contradictoires qui sont le lot du grand nombre. Cette sûreté, elle est rare partout, elle l'est particulièrement parmi nous, elle est le grand exemple de quelques hommes dont on peut parfois sourire pour leurs étrangetés, mais qui sont et restent le sel de la terre. Dieu veuille en faire naître de semblables ici! Encore une fois ces vies sont trop rares parmi nous, nous nous flattons d'une heureuse médiocrité, nous sommes sur la frontière entre le renoncement et l'égoïsme, et cela nous suffit!! Pauvre foi qui ne sait rien enfanter de plus.

Nous parlons d'aspirations? Qui saitsi elles ne portent pas la marque de notre impuissance?

Nous parlons de nos espérances, le dernier terrain que Dieu puisse conserver dans une âme? Qui sait s'il n'apparaît pas que nous sommes radicalement incapables de réaliser ces espérances! Nous sommes nés dedans, élevés au travers, et nous devenons ainsi comme cuirassés contre la vérité, vaccinés contre la contagion du bien, trompés par nos beaux sentiments qui sont tout l'opposé de notre vie. Car il y a des vertus figées dans les esprits et cousues en dogmes immuables, qui par le seul fait qu'on ne les pratique qu'à demi font plus de mal que des vices, tant est vrai ce mot d'un penseur amer : « que les apparences de la foi font plus de mal que la foi ne peut faire de bien!»

Vous vous êtes promis de rester calmes ici et voici à mesure que je parle peut-être que votre âme frémit qu'on ne vienne à toucher chez elle le point sensible, la lâche complaisance, la vie frivole, le goût de parvenir, d'écraser les autres de son luxe, de ses jouissances ou de ses relations, la faveur enviée ou des foules ou des puissants, les mauvaises amitiés qui corrompent, les hâtes qui ne savent pas attendre l'heure des récompenses et courent au bonheur le plus rapproché et quelquefois mortel?..

Ouestions?... Ouestions que la chaire pose, que la conscience accueille avec un assentiment indescriptible, car elle sent que son salut est dans l'atmosphère tonifiante des hauteurs, que ce sont les questions premières, celles sur lesquelles la vie s'asseoit pour s'équilibrer, qu'il faut déblayer la vie des demi-mesures qui l'encombrent, simplifier, prendre nettement et clairement position contre les maux dont tout un chacun souffre aujourd'hui, qu'il faut s'accuser soi-même avant tout et qu'à ce prix seulement on peut se trouver en plein dans le vrai! Cette soif de sévérité à sa satisfaction dans les affirmations énergiques, extrêmes, de l'humilité chrétienne, et répète avec joie, presque avec une sorte d'ivresse: « l'ai péché, j'ai péché contre toi et ma transgression est continuellement devant moi? - «O Dieu, j'ai versé le sang innocent. " − Je l'ai fait en m'abstenant quand on me parlait du fléau de la boisson, du fléau de la débauche, du fléau de l'avarice, du fléau de la mauvaise littérature, du fléau de la guerre, en aimant l'argent, le théâtre, mon luxe égoïste, mon petit verre! O Dieu, je suis l'associé des furies qui ont précipité celui-ci dans le crime, cet autre dans la paresse, cette femme dans l'ignominie : je travaille avec le mal que je tolère ou que je raconte et colporte! — Peuple! prosterne-toi dans le sentiment de ta faute et alors tu retrouveras le secret des victoires joyeuses!

Cette soif de sévérité, je vous la demande ici, au nom de votre piété, au nom de votre Eglise qui souffre de ses infidélités au moment où les consciences droites sont le plus nécessaires et qui a besoin de forces et d'activité, au nom de la vraie joie qui est toujours pure, au nom du progrès qui ne peut mériter ce nom que si c'est la conscience qui marche devant et l'intelligence qui la suit, au nom de la fraternité humaine qui n'est qu'un vain mot si le premier mobile n'est pas la préoccupation du bien de nos semblables, disons la préoccupation des âmes. Je vous la demande au nom de notre conscience dont l'action porte forcément ce nom : sévérité, au nom de Dieu dont les mystérieux desseins d'amour ne se peuvent exécuter qu'au sein d'une âme réveillée et tourmentée par la connaissance de son indignité.

Ces choses, je le sais, répugnent un peu au bon sens courant, quoiqu'elles satisfassent un bon sens plus étendu et une large connaissance des hommes, elles blessent nos convictions libérales, parce qu'elles semblent condamner tout ce qui sort de nos cadres, qu'elles pourraient

porter, si on voulait les mal comprendre, au découragement, à l'amertume ou à la raillerie, elles sont même difficiles à dire par le pasteur à une communauté qui souvent à côté d'ombres et de chagrins qu'elle lui donne a d'autres faces lumineuses, de beaux moments, des noyaux où les bons sentiments s'entretiennent, des familles où du bien se fait, et qui souvent prêche d'exemple au pasteur lui-même dans ses heures de détresse. Mais, mes chers frères, si on parle de vérité éternelle, il faut se placer au-dessus des conditions particulières. Il faut faire abstraction de quelques intelligences, de quelques travaux, des efforts, des soins et des soucis, des mérites même, s'il y en a, et ne plus voir que les âmes, les âmes travaillées et chargées, souffrantes, découragées, rongées, incapables de mieux, dont le mal n'est pas tant d'être à un bas niveau que de piétiner dans des situations sans issue, où le désir, l'ardent désir peut-être du mieux n'aboutit pas, qui rêvent peut-être (et encore!) le maximum, et en fait de vie chrétienne croupissent dans le minimum. Oui, mes frères, avant de parler d'excès de sévérité, consultons-nous, voyons l'abaissement de la vie et de l'amour, la froideur, les querelles, les tentations du milieu ambiant. Cherchons les exemples de consécration entière dont

le retentissement se fasse sentir, cherchons les renoncements qui nient les biens terrestres. Que de tâches que nos mains languissantes ont laissé échapper et auxquelles nous nous soustrayons, exprès!

Vous ne me direz pas, non, mes frères, que ma parole soit trop véhémente. Sûrement, les meilleurs ici, ceux auxquels ni de loin ni de près nous ne voudrions nous comparer, sont de ceux qui approuveront nos paroles et compteront leurs misères devant Dieu. Et si cette parole a quelque chose qui vienne de lui, ils diront, eux aussi : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Et quel de vos prédicateurs voudrait porter ici une parole toute humaine! Qui trouverait dans sa personne l'audace de faire à son prochain le long affront de le traîner périodiquement et avec suite jusqu'à lui arracher des cris de douleur salutaire? Quel de nous pourrait s'édifier, s'il ne fermait les yeux à l'imperfection du vase qui contient l'eau vive qui le doit abreuver? Ne serions-nous pas tous plutôt à chercher et à épuiser toutes les critiques méritées qui s'adressent au prédicateur, à la forme du culte trop sèche ou trop consacrée par l'usage, à la liturgie traditionnelle, à la lecture? Ne rassemblerions-nous pas tous ces arguments dont l'homme dispose pour résister à sa conscience et ne saurions-nous pas les ranger en bataille contre la voix qui nous accuse ?

Et ce que vous feriez là, mes frères, je ne saurais vous en faire un grief, si vos pasteurs ne cherchaient qu'en eux-mêmes la source de l'autorité. Mais vous les connaissez. Vous savez qu'ils désirent avant tout remplir ici leur message et déclarer comme on disait autrefois « tout le conseil de Dieu, » tel toutefois que leur conscience a pu le leur dévoiler. Car ce dont nous avons besoin n'est pas tant d'adhérer à une doctrine et d'y trouver notre repos, que de pénétrer jusqu'au fond dans la réalité morale, et d'y trouver notre réveil, de comprendre, de voir, de hair le péché, d'être prêt à tous les sacrifices, pour mettre d'accord vie extérieure et vie intérieure, d'écouter le cri de la conscience, de lui obéir sur les points où même pendant longtemps elle s'est tue, et alors, nous en comprendrons la royauté, nous connaîtrons qu'il y avait là un Dieu et que nous ne le savions pas. Et dans notre profonde misère, nous crierons jusqu'à lui et il descendra jusqu'à nous. Car il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre vingt dixneuf justes qui n'ont pas besoin de repentance!

Oui béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Quand il vient avec la sévérité élevée dont notre conscience sent toujours si fortement le besoin.

II.

Mais cette sévérité, il faut qu'elle soit due à l'amour, pénétrée d'amour, corrigée, dirigée par l'amour.

Car la sévérité peut être de l'humeur, elle peut être aussi de l'injustice, elle peut être une espèce d'excuse, elle peut être un pessimisme fâcheux, une amertume des gens qui ont trop souffert, un simple produit de l'éducation, une raideur à l'égard de ceux qui ont été moins entourés de bons exemples, une étroitesse de cœur donc. Elle peut être enfin un trait naturel à la vieillesse, à l'âge, la protestation de l'automne contre la fleur,... ces sévérités-là ne sont pas celles dont je parle. Leur source est humaine dans le sens imparfait du mot.

La sévérité de l'Evangile découle d'amour. Elle ne veut pas briser, elle veut ébranler, renouveler, elle ne veut pas que le pécheur sombre et disparaisse au milieu de son scandale et de son ignominie, elle veut qu'il vive converti et renouvelé, racheté, acquis à une vie tout autre dont il se croyait retranché. Elle ne grandit pas le nombre des exécutions qui purgent la société des criminels avérés, elle veut multiplier les opérations salutaires qui traitent et sauvent le malade au moment où il en avait le plus besoin. Elle est l'amour éternel voulant descendre dans un cœur d'homme, mais dans un cœur qui soit pur.

L'amour est donc à la source de la bonne sévérité. Il est aussi à son issue et à sa fin. Il y a un moment, disent les éducateurs, où les châtiments et les gronderies doivent cesser, un moment où ils doivent avoir produit tout leur effet et où la jeunesse doit s'émanciper emportant avec elle le précieux bagage des sévérités paternelles. Il y a un moment aussi où la crainte de Dieu, si sereine et pure soit-elle, doit s'évanouir dans un cœur d'homme et faire place à l'amour le plus large, le plus expansif. Plus de crainte, plus de terreur. plus de tristesse, plus d'affaissement dans le sentiment de sa misère. Ces choses sont bonnes dans la première phase de la vie chrétienne ou de la conversion, mais elles ne doivent pas durer. Il faut qu'une aurore se lève dans nos âmes, dont la beauté efface tout le spectacle de la nature et du ciel et que prêts pour les travaux futurs nous les acceptions d'avance comme un don, comme une noble mission, comme une récompense!

C'était, sans doute, à la veille du martyre, la lumière calme qui guidait le Christ. Et je pense que son regard devait être plus doux, plus tranquille pendant qu'au milieu de la foule il se dirigeait vers le Temple où l'attendait la horde des vendeurs déjà tremblante, et vers le Mont des oliviers où le dernier combat allait recommencer indicible dans son âme. Amen.





VENDREDI SAINT (1)

" Que cette coupe passe loin de moi! ", ÉVANGILE DE MATHIEU XXVI, 39.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

E jour est le grand jour de recueillement et de souffrance, le grand jour de la méditation religieuse au sein des émotions et des combats dont la vie est pleine. — Oh! venez, vous tous qui avez soif de quelque chose de grand et de pur, vous tous qui n'avez pas votre contentement dans les choses de la terre, venez, vous tous qui ne voulez être ni les frivoles, ni les désespérés, mais qui voulez trouver quelque part les joies profondes de la vie intérieure, venez, vous tous que ce monde ne peut satisfaire ni dans ses plaisirs, ni même dans ses devoirs, vous qui avez soif d'être occupés à une œuvre éternelle, qui avez soif de vie sérieuse et divine,

⁽¹⁾ Sermon prêché à Liège en 1901.

car ce jour est le grand jour de prosternement et d'humiliation des esprits fermes et fidèles. Car en un jour semblable à celui-ci, tout ce que les hommes devraient faire, tout ce qu'ils devraient croire, tout ce qu'ils devraient aimer, par les mains des aveugles, des puissants et des lâches a été cloué sur la croix pour l'enseignement des siècles.

N'y a-t-il pas des temps où, frappés de l'universelle médiocrité, ou étonnés par le caractère transitoire de nos occupations, nous voudrions comme le psalmiste, avoir les ailes de l'oiseau pour nous envoler bien loin, en un lieu où tout serait paix et lumière, où les hommes seraient fermes et bons, où les lois seraient justes et belles, où les cœurs seraient heureux et les intelligences en possession de la vérité.

O quelle joie pourrait nous inonder sur cette terre rajeunie, si les hommes ne tenaient tant à vivre dans le provisoire et à rechercher des biens qui ne les satisfont jamais.

Et pour cela il ne faudrait pas tant un changement dans les âmes, que le spectacle, que le tableau de l'absolu moral. Car au milieu de ses pires turpitudes, l'homme conserve le besoin, l'aspiration vers l'au-delà!. Le dernier mot de la vie, il sent qu'il ne se dit pas ici-bas. Il entrevoit

que son existence monotone ou tourmentée, si vite enlevée par le tourbillon des années, n'est qu'un moment dans le temps, et un moment le plus souvent passé loin des plus nobles préoccupations que la vie puisse déceler. Il lui suffirait d'une vue claire pour transformer ces impressions en pensées durables. — Oh! qui nous donnera cette vision du monde idéal en triomphe sur le monde réel, de Dieu travaillant avec l'humanité et faisant avec elle une unité indissoluble, de Dieu perçant les nues et descendant sur la terre plein de grâce et de vérité?

Qui nous donnera ce spectacle? Un homme, un de nos frères, qui travaillé par le doute l'a surmonté, assailli par les tentations propres à un grand caractère, les a vaincues, né dans une des époques les plus infécondes, entouré d'un monde formaliste et hypocrite, a triomphé pas à pas de toutes les résistances et qui, lorsque la croix s'est présentée sur sa route, n'a connu aucune défailfance, aucun moment d'hésitation, sinon peut-être la lutte suprême, celle où il demandait que « cette coupe passât loin de lui ». Quiconque n'a pas compris ce qu'il y a de grandiose dans ce spectacle, n'a pas vu à l'œuvre le mystère de la vaste lutte engagée ici-bas pour le triomphe de la volonté divine, de la vraie destinée humaine;

quiconque a vécu de compromis et de défaites ne peut sans plus qu'un malaise, sans une secrète terreur regarder en face la croix du Christ, celle où est volontairement monté celui qu'à juste titre l'humanité a appelé le Saint et le Juste. Et quiconque a fait dans sa vie quelques efforts de sincérité et de bien, ne peut non plus avoir passé à côté de la croix sans un regard On y vient, on s'y arrête, on y baisse le front et un dialogue s'échange dans le fond des âmes entre ce qui y voudrait vivre et s'épanouir et entre ce qui y vit en réalité, entre notre amour du bien et notre nature pécheresse, et ce dialogue est la grande leçon de cette journée. Il faut savoir seulement quel en sera le dernier mot.

Eh bien, vous êtes peut-être, comme moi, classés à la fois dans l'une et dans l'autre catégorie. La croix vous attire par sa grandeur, elle vous glace par sa sainteté. Elle vous paraît un spectacle capable de vous rendre vigoureux, triomphant — et vous vous demandez si, ce spectacle, vous aurez le courage — ne vous en sentant pas le droit — de le regarder en face. L'émotion grave, le monde essaie d'y échapper, et le monde, vous en êtes ; sans lui appartenir corps et âme, vous lui appartenez par toute une grande tranche de vos idées, de vos distractions

et de vos occupations — et comme le monde se distrait, vous voudriez peut-être vous échapper avec lui dans la distraction, la dispersion de l'attention. - Puis vous n'êtes pas rien que du monde, vous êtes aussi et, je veux le croire, vous vous sentez avant tout, membres d'une Eglise chrétienne, professant ses espérances, aimant quoique de loin ses hardiesses et ses humilités, tout près, mais près seulement, d'embrasser sa vie héroïque, plus près de l'embrasser, que prêts à l'embrasser, cette vie. Toutefois, vous faites votre possible, et vous voudriez faire davantage encore. Quoi? davantage? — Oui, davantage. Je suis sûr de ce que je dis. Nul ne franchit valablement le seuil de ce temple, si c'est pour rester dans les habitudes que se sont partagées ses semaines et ses mois écoulés; il v vient certainement pour y recevoir plus de clartés et pour en ressortir mieux trempé pour les grands devoirs.

Mais peut-être se redit-elle dans votre cœur, cette supplication si naturelle, cet appel si humain, si aigu : « Seigneur ! que cette coupe passe loin de moi ! » Et alors vous hésitez et vous vous désespérez toujours.

Méditons donc ensemble aujourd'hui et puissent ces méditations faire du bien à vos âmes,

sur les angoisses du Christ prototype et modèle des angoisses de ses disciples.

Je vais mentionner en premier lieu une anxiété bien faible, bien humaine — et en parlant de Jésus peut-être convient-il à peine de la noter au passage. Toutefois Jésus fut homme et quelle que soit la dose de puissance divine qui ait été en lui, l'Eglise a toujours tenu à sa pleine humanité: tout homme au moment du combat suprême a ressenti de ces choses-là; je suppose donc que Jésus ne fut point étranger à l'émotion que je vais dire.

Il a dû ressentir la douleur de la rupture avec son Eglise. Oui, si sûr qu'il fût d'être d'accord avec l'inspiration des anciens prophètes, si divinement serein dans les corrections qu'il infligeait à tous les dogmes et à toute la morale du passé, il dut souffrir d'être en conflit définitif avec la religion de son peuple, avec son Temple et avec sa piété coutumière. Bien qu'il sût ce Temple envahi par les calculs mercantiles, bien qu'il vît cette aristocratie religieuse rongée par l'ambition personnelle et l'amour des places, bien qu'il connût que les obligations du cœur avaient été remplacées par les observances rituelles, bien qu'il sentît que l'esprit religieux avait été

étouffé par l'esprit clérical et l'humilité des croyants exploitée par l'arrogance sacerdotale, oui, Jésus dut traverser un moment d'angoisse. Oui, au milieu d'une foule immense, réunie par les liens — assez lâches, mais existants — d'une religion — officielle mais pratiquée — et qui rassemblait certainement encore un grand nombre d'âmes pures dans leur ignorance, simplement incapables de discerner les apparences de la piété de ce qui en constitue la réalité, mais pures, mais élevées, mais aimant Dieu et sa loi et leur culte et les choses qui avaient bercé leur enfance, au milieu de cette foule, se dresser seul, dire seul anathème à tout ce qu'on révère, interpréter à nouveau le verbe éternel de Dieu, et, méconnu du présent, s'enfoncer dans la mort et la mort ignominieuse, être sûr quand on est dans le vrai qu'on aura contre soi les prières de vrais fidèles, savoir que le pain qu'on leur apporte, ils le rejetteront sans comprendre et donneront raison aux prêtres conjurés, se dire que, pour la vérité il faudra souffrir et il faudra mourir de la main de ceux qui sont les pontifes attitrés de la vérité! Cela est dur.

Ce Temple que, hier encore, Jésus maudissait et qui s'estompe dans les premières lueurs du matin d'Orient, ce temple, Jésus se souvient qu'il y est venu tout enfant, que ses parents en avaient comme tous les Juifs la religion sacrée, qu'ils pleuraient en en voyant pour la première fois les portes, qu'il était le symbole de la parole éternelle et des promesses de Dieu, et contre cette massive existence de pierre, contre l'aveu touchant que cet édifice imposait encore que Dieu n'était pas encore mort dans les cœurs des fidèles, ce dut être un déchirement de penser qu'il fallait aller heurter sa délicate pensée, et le renverser avec la fragilité d'une idée, d'une espérance et d'une foi.

Vous tous, vous qui jamais avez dû dans une démarche suprême dire adieu à une piété qui vous avait portés et qui, à coup sûr, en porte d'autres, vous tous qui avez dû dresser votre conscience contre une Église ou un credo, qui avaient été les vôtres, dites si, même avec les vigueurs de la jeunesse, même avec les certitudes de la raison, vous n'avez pas tremblé de briser ce vase pour en reverser dans un autre le liquide qui devait vous abreuver. Dites si vous n'avez pas pleuré comme on pleure à vingt ans en priant un Dieu auquel on ne croit plus. Dites si vous n'avez pas trouvé fragile une foi nouvelle qui avait si peu d'adeptes et qui comptait pour faire ses preuves sur ce que vous savez être votre faiblesse intime.

Songez que la religion que Jésus fondait n'avait pas d'Eglise et n'avait pas de prêtre, qu'elle n'avait pénétré que quelques inconnus et encore superficiellement —, nous y reviendrons — que pour la pratiquer il fallait entreprendre une lutte de géants qui allait commencer par un sacrifice, qu'il faudrait combattre une religion ou tout au moins une théologie existante, chose que les hommes confondent si facilement, qu'il faudrait pour cette œuvre des hommes de foi, - et où v a-t-il de la foi à Gethsémané? — qu'il faudrait dissiper la magie des lieux connus, des noms vénérés, rompre leur charme malgré tout si puissant, qu'il faudrait une puissance de foi alors insensée, — cela nous paraît aujourd'hui si naturel — pour n'avoir plus d'autre Dieu que celui qui habite dans les cœurs, qui chante dans les sources et qui réside dans l'impénétrable ciel bleu. Et que pour vaincre, dans une pareille étreinte, l'Humanité nouvelle, celle qui se réunirait dans de vieilles chambres, ou dans les forêts, pour y trouver plus de béatitude que dans les Temples, cette Humanité se réduisait à ce moment,... à trois disciples assommés par la fatigue et dormant.

Oh! parler au nom de Dieu contre le Dieu du voisin, dire Père quand il dit Juge, dire : je vois,

quand il dit: je ne vois pas, dire: j'aime, quand il dit: je ne sens rien, dire: j'ai trouvé, quand il dit: je cherche! dire: j'ai pitié, quand il dit: je condamne — chose grave, chose redoutable — et que Jésus devait sentir dans sa plénitude.

Notez que jusqu'à ce jour Jésus pouvait espérer transformer son peuple, il n'avait cessé d'y travailler et de l'espérer avec les yeux du voyant, mais quand on consent à mourir de la main d'une religion à être excommunié et à être proscrit par elle, c'est que la rupture est consommée, c'est que, si on a raison, on la cloue au pilori, on signe son arrêt de mort à elle aussi, on lui dit adieu pour l'éternité, — et l'éternité existe.

Le Christ ne pouvait donc pas ne pas attacher avec angoisse ses regards vers le lieu sacré de son peuple, et pleurer sur la religion de ses compatriotes, de ses coreligionnaires, de ses amis peut-être qu'il allait flétrir par son supplice.

Mais enfin, la vérité avant tout! O Christ, qui nous a appris le secret des grands sacrifices, si notre jour vient aussi, où il faudra rompre avec les errements de nos ancêtres, fût-ce même à ton sujet, viens poser sur nos fronts douloureux ta main compatissante, viens nous donner la paix dans la fumée des batailles de la pensée, viens,

car du baptême de ton esprit, tu peux nous conférer quelque chose de la sérénité avec laquelle tu fondais la religion éternelle au milieu des vociférations, des jalousies et des haines.

Mais c'est assez s'attarder sur une impression dont le Christ devait triompher. Ce sont les hommes sans foi que l'insuccès de leur œuvre peut un moment tenir en balance. On l'a dit « le succès n'est exigé que des habiles, les hommes de principe sont dispensés de réussir ». On l'a dit aussi : « Il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer! » Ce sont les hommes sans foi aussi qui comptent leurs adeptes, la vérité n'a pas besoin du nombre aujourd'hui pour être le nombre demain. Ce sont les hommes sans foi enfin qui peuvent hésiter quand Dieu leur dit : Va.

Ah! ne pas croire qu'il y a quelqu'un qui sait tout, qui voit tout, qui compte tout, c'est être bien seul, c'est être bien près d'être séduit. Mais un prophète comme Jésus, un homme qui voit dans les cœurs comme lui, dont le regard domine les siècles, hésiter à attaquer une forme de religion qu'il croit funeste, et que Dieu lui dit être dangereuse comme toutes les erreurs? Non, non! cette coupe de douleur il la boira, et sa volonté ne faiblira pas si elle est comme enveloppée par la

volonté du Père. Décidément la lueur de l'aurore prend la forme d'une croix.

Je viens à l'angoisse principale et centrale de Jésus, c'est le résumé de ses expériences sur la terre. Oh! celle-là aussi est grande, c'est celle-là qui lui arrache une sueur de sang!

En vérité les hommes sont mauvais! Pas tous peut-être — et oui, tous, chacun à sa manière, les uns par ignorance, et les autres en sachant, les uns par orgueil et les autres par abjection, les uns par vice et les autres par raffinement, en vérité les hommes sont mauvais.

Car il a dit: aimez-vous, faites le bien, repentez-vous, et l'on a dit c'est une religion trop facile, une religion où il n'y a rien à pratiquer; — et l'on a dit c'est une religion trop nuageuse: on lui a demandé peut-être son catéchisme, ou quelles formes devraient revêtir son culte.

Trop facile! Aller de lieu en lieu! Trop facile, avoir pitié des malades, des opprimés, des pauvres! Trop facile, vivre avec eux, près d'eux et sanctifier par sa vénération leurs besoins et leur misère! Trop facile, relever la femme et en faire l'égale de l'homme! Trop facile, abaisser l'audace de ceux qui se proclament l'élite sans le mériter! Trop facile, mépriser l'argent et les plaisirs qu'il

donne! Trop facile, mêler si bien Dieu à sa vie qu'on n'ait plus besoin de le chercher autre part que dans son âme, le voir à l'atelier, le voir à la houillère, le voir au bureau, le voir à la cuisine, le voir au salon, le voir en famille, le voir seul? Trop facile, avoir pitié des femmes perdues, des pécheurs, des adultères, des gueux dégradés! Trop facile, tenir tête aux moqueurs, à l'esprit du siècle, d'une part sauver du délire religieux, des solitudes malsaines, des vents glacés de l'égoïsme sacré, démasquer l'hypocrisie, et d'autre part rester simple, naïf, affectueux, zélé sans agitation, modeste et aimant les avis!

Vous trouvez cela trop facile?

Trop nuageux! Trop nuageux de croire que l'homme est une créature de Dieu, que dans ses besoins et ses activités, il doit le glorifier sur la terre, avant de le retrouver dans les cieux! Trop nuageux de faire de la vie un sanctuaire, de l'amour un culte, de la mort un triomphe! Trop nuageux de remplacer les génuflexions, les encens et le contentement de ses pratiques, par l'angoisse d'avoir mal fait, par la prière habituelle et aimée, par l'air pur de la grande nature traduite par un regard spirituel! Trop nuageux...

Dites que votre cœur est mauvais, que vous voudriez bien être tranquillisés à moins de frais,

sauvés sans que vous ayez besoin de vous en occuper, sanctifiés sans combat et triomphants sans gloire, que vous aimeriez regarder l'avenir sans espérance, le présent sans conversion, le passé sans douleur, mais ne dites pas que la religion de Jésus est trop facile et trop nuageuse. C'est moi qui suis coulant et c'est moi qui suis obscur, mais lui est sévère et bon comme l'idéal même et sa loi est claire comme de l'eau de roche.

Non, dites plutôt que vous aussi le mal vous a frôlé de son aile et qu'il ne tiendrait qu'à vous de vous y plonger avec délices, dites que vous êtes vendu aux manières de voir du monde, dites que vous êtes tombé et que la blessure de votre chute est encore béante, dites que le morne chagrin pèse sur votre vie, mais ne dites pas que la religion qu'on vous a apprise est trop aisée et trop nuageuse.

Elle est escarpée comme un pic et, comme un miroir sans tache, ce qu'elle reflète c'est l'imperfection de la société, de toute société, et l'égoïsme de l'individu, de tout individu.

En vérité les hommes sont mauvais et le péché est une puissance formidable qui pèse sur toute l'humanité.

L'humanité a besoin d'un exemple, l'humanité qui entourait Jésus, — mais elle n'a pas beaucoup

changé depuis; -- c'est celle qu'il connaissait qu'il juge et regarde, il en frémit et il veut la sauver. Il veut la sauver par un exemple éclatant qui plonge dans la stupeur les générations qui viendront yvoir; rien ne pourra convertir les Juifs et aussi les Ariens, les Mongols et les nègres... qu'un exemple éclatant où l'on voie à nu, d'un côté toute la noblesse, la simplicité, la vérité humaine, et de l'autre la duplicité, la lâcheté, les intérêts de caste, l'indolence native appliqués à punir le bien d'être le bien et d'être aussi gênant. « Cet homme est trop pur, il doit mourir! » Quiconque aura entendu cette voix des foules méchantes, s'il lui reste une étincelle de cœur, cherchera lui aussi à accomplir son devoir, même au milieu des supplices variés de la persécution grossière ou mondaine. Oui, décidément les hommes sont mauvais, mais ils peuvent encore être sauvés. Et de plus en plus la croix s'élève dans le ciel devant le regard méditatif du Christ qui déjà sèche ses larmes et dont le front se réchauffe.

Un dernier regret, un dernier regard jeté en arrière! Ainsi lui, se sacrifier pour ces indignes, ces frivoles, ces distraits, ces inconscients, ces traîtres, ces vicieux! Oh! que cette coupe passe

loin de lui !... Mais un reflet d'énergie descend plus résolu du haut des cieux. Dieu a sa volonté mystérieuse qui est que les bons fassent pour ceux qui les entourent des sacrifices qui donnent à réfléchir. « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne! »

Mais... ce sacrifice accompli, qui attirera sur lui les yeux des foules, qui en versera le charme profond, troublant et doux sur les cœurs amortis, qui chantera l'hymme de la vie nouvelle? Depuis trois ans qu'il prêche, qui donc l'a compris, dans quelles âmes s'est épanchée la sienne! Contraste merveilleux, décidément la leçon de tous les siècles, ici près il y a trois Galiléens qui dorment. C'est eux qui à leur manière vont redire à d'autres qui le rediront à d'autres, le spectacle qui les attend à leur foudroyant réveil.

De quoi donc ont-ils besoin, ces hommes? Un penseur eût dit d'écouter encore mon enseignement, un savant eût dit d'écouter encore le récit de mes découvertes, un lettré eût dit d'écouter encore mes discours, un prêtre eût dit d'écouter encore mes prières. Un maître dit : ils ont besoin de souffrir! Ils ont besoin que je ne sois plus là, ils ont besoin de se diriger seuls, ils ont besoin de mettre mon âme en pratique. Assez parlé, assez voyagé, assez

d'assemblées et de discussions. Le monde a besoin d'une leçon, mais mes disciples en ont plus besoin encore.

Et si cet appel allait rester infructueux, si la décision allait leur manquer, ils sont si faibles..., si ma mort au lieu de les encourager allait les abattre! Oh si cette coupe...

Mais non! Dieu les a pris, leur a mis au cœur de me suivre, à eux maintenant de porter la responsabilité qu'ils n'ont fait qu'envisager jusqu'ici. Dieu saura bien faire surgir dans ces âmes un courage de la foi plus invincible que leur courage naturel. Pour revivre en eux il faut mourir. Là-bas, à l'horizon, l'aube étend toujours dans le ciel ses deux bras de feu. Qu'est-ce que cette couleur mystérieuse que le ciel à l'orient verse sur la terre? On dirait du sang...

Et de nouveau c'est la voix soumise qui dit au ciel: «Père, que ta volonté soit faite et non la mienne!»

Ainsi la volonté de Jésus n'avait pas été tout le temps d'accord avec celle de son Dieu? Naturellement, il n'y a pas d'angoisse là où il n'y a pas conflit, il n'y a pas de victoire là où il n'y a pas combat.

Et maintenant tout est prêt pour la grande lutte suprême, mais le triomphe intérieur est acquis, le triomphe extérieur est donc assuré.



Nous voici, mes chers frères, tous réunis, je pense, par la sympathie et la foi autour de ce grand drame et pour nous aussi la croix se dresse aujourd'hui devant nos pas.

Quelle croix?

Dites, que sont vos angoisses? Sont-ce les angoisses du monde? Qu'attendez-vous du jour de demain? Est-ce une distinction, un poste, un changement dans votre vie qui soit dû au hasard? Alors n'appelez pas vos inquiétudes une croix, ne profanez pas ce beau nom.

Est-ce plutôt un combat entre la conscience et le bonheur, entre le devoir et le plaisir, entre la vie auprès de Dieu, et la vie sans lui et loin de lui, alors vous savez où est la croix, mais vous savez aussi où est en même temps le triomphe et la vraie joie.

Puis-je vous réunir tous dans une même prière et dire avec vous à Dieu:

Maître insondable et bon de nos vies éprouvées, nous voulons faire ton œuvre ici-bas, nous voulons croire que tu nous l'as donnée à

faire, que tu nous as donné un jour un modèle pour que nous marchions sur ses traces et que nous soyons nous aussi des lumières qui brillent pour éclairer le monde. Avec des souffrances et des épines, nous voulons marcher vers la gloire infinie des cieux, nous voulons répandre ici-bas, plus d'amour, de sainteté et de pardon. Nous voulons mettre plus de bonheur autour de nous et amener plus de cœurs à toi, nous voulons être à ton service, et s'il te plaît de nous donner aussi une croix à porter à la mesure de nos forces, nous voudrons la porter et nous te remercierons de nous avoir ainsi pris au sérieux. Amen.





LA TIMIDITÉ (1)

Dieu ne nous a point donné un esprit de timidité.

II, TIMOTHÉE I, 7.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

JOUBERT a dit quelque part: « Si ton ami est borgne, regarde-le de profil, » c'est-àdire s'il a un défaut auquel il ne puisse rien et qui lui soit naturel, fais comme si tu ne le voyais pas. — Parole pleine d'humanité, qui est à la fois une leçon de charité et de savoir-vivre. Mais il est permis à une réunion d'édification comme celle où nous sommes d'envisager les caractères à un autre point de vue, comme le champ d'expériences où le Règne de Dieu se forme au milieu des efforts; et c'est pour cela que, quittant un moment le terrain des méditations générales, je voudrais étudier de temps en temps avec vous

⁽¹⁾ Prêché à Liége en 1900, après une lecture de L. Dugas, La Timidité.

quelques traits de caractère presque irrésistibles que certains d'entre nous apportent avec eux.

Et bien que ces études concernent plus particulièrement quelques-uns, tous, les jeunes surtout pourront y trouver quelque profit.

Aujourd'hui j'attirerai votre attention sur les avantages et les inconvénients de la timidité. Et posons-nous d'abord la question: Qu'est-ce que la timidité?

La timidité n'est pas la crainte. On ne doit pas confondre les timides avec les poltrons et les lâches. "Tandis que la crainte peut être causée par les choses, dit M. Dugas, la timidité ne peut l'être que par les personnes. » On craint en effet un mal réel, le danger, la souffrance, la mort et on craint ceux qui peuvent vous causer un mal réel. La peur est une forme de l'instinct de conservation poussé au point de paralyser la conscience, c'est aussi une forme de l'égoïsme, et une forme peu honorable. Au contraire c'est par les personnes qu'on est intimidé, même « alors qu'on est en droit de n'en rien craindre... Le timide sait qu'il ne peut avoir matériellement à souffrir de ceux qui le déconcertent et le troublent, mais il sait aussi qu'il peut moralement souffrir auprès des personnes qu'il redoute le moins ou qu'il aime le plus, » il sait qu'il peut-être « mésestimé, méconnu, pris à rebours, » il sait qu'il pourra lui arriver de « les offenser sans le vouloir, tout au moins de tromper leur attente, de ne savoir répondre ni à leur opinion ni à leurs avances. De là son appréhension! »

1.

La timidité une fois définie, il faudrait en étudier les causes. Elles se ramènent toutes à un déséquilibre intérieur dont nous avons le sentiment. Cherchez tous les déséquilibres de l'âme, énumérez-les, ce sont tous des causes de timidité.

Il y a d'abord ceux auquels nous ne pouvons rien, auxquels nous aurions pu remédier un jour peut-être, qui sont notre œuvre peut-être, mais qui aujourd'hui ne veulent plus disparaître. C'est pour commencer la gaucherie, l'incapacité de régler ses actes, de les exécuter de la manière convenable et au moment voulu. » Il y a un âge de la vie où cette incapacité toute physique est la principale cause de la timidité. Sous le poids de la difficulté réelle qu'a un corps à l'époque de la croissance à exécuter des mouvements justes et précis, l'adolescent se maintient dans une sorte de fausse honte, petit signe de jeunesse que le temps fera disparaître.

Ou bien, conscient de son embarras, l'adolescent pour y échapper se précipitera dans l'autre extrême, une assurance artificielle qui produit des mouvements désordonnés, agités, dus toujours à la même incoordination.

Ce déséquilibre physique peut se compliquer d'un déséquilibre mental. — La cause la plus fréquente de ce dernier est la lenteur à penser. Celui qui est toujours en retard sur son interlocuteur, sur la vie, et qui ne fait, ni ne dit, ni ne pense les choses au moment voulu, arrive rapidement à se juger lui-même avec une sévérité exagérée. Il se donne des ordres qu'il ne peut pas suivre. Il ne prend pas son parti de lui-même et dans chaque occasion se sent saisi, étreint par une anxiété des plus paralysantes. Cette lenteur d'esprit qui n'est point un grave défaut et qui même accompagne souvent le talent le plus authentique, on a grand tort de s'en frapper l'imagination.

Elle a été admirablement décrite par un grand génie — un peu malade — qui en a souffert toute sa vie, Rousseau, qui nous servira beaucoup d'exemple aujourd'hui.

« J'ai, dit-il, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup... Le sentiment plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme, mais au lieu de l'éclairer, il brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien... Il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellentes choses (impromptus) à loisir, mais sur le champ je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille... » Enfin « cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je l'ai même seul et quand je travaille; mes idées s'arrangent dans ma tête avec une incroyable difficulté; elles y circulent sourdement: elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot », — c'est toujours Rousseau qui parle : « il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, et chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement et après une longue et confuse agitation. »

Voilà la lenteur de penser. Puis il y a la lenteur à ressentir. Personne ne l'a mieux connue qu'Amiel décrivant ces moments où tout désir s'est éteint dans son cœur. « Il me semble, dit-il, que je suis devenu une statue sur les bords

du fleuve du temps... Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort. » Autre part : « Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie... à m'abandonner au moment présent, sotte retenue que j'ai toujours observée avec chagrin. Mon cœur n'ose jamais parler sérieusement... Je badine toujours avec le moment qui passe, et j'ai l'émotion rétrospective. Il me répugne... de reconnaître la solennité de l'heure où je suis. » Vous voyez là cette crainte instinctive d'être ce qu'on est et qui peut conduire aux pires malentendus, amener à ne pas répondre tout de suite à l'amitié, à la tendresse, à la simple bienveillance, à ne pas bondir sous l'outrage, imagination et cœur s'échauffant lentement. Lourdeur de la sensibilité qui va jusqu'à ne pas démêler exactement ce qu'on veut ou désire, qui va même jusqu'à prendre habituellement le contrepied de ce qu'on aime, état si bien observé par Amiel: « J'ai toujours évité ce qui m'attirait, et tourné le dos où j'aurais voulu secrètement aller. » Ceci est grave, et déjà nous touchons à ces fortes interversions de caractère, à ces mensonges véritables que crée la timidité chez un caractère ou faible, ou ambitieux, ou vaniteux, et qui peuvent corrompre presque jusqu'au fond.

Je vais plus loin. Il y a des causes de timidité dont nous sommes nous-mêmes les auteurs. Ce sont celles qui tiennent à un déséquilibre de la conscience.

Il suffit d'une faute grave pour nous rendre timide et nous ravir notre liberté d'action. Si des résolutions viriles se présentent à nous dans un ordre de choses où nous savons notre intégrité morale entamée, nous sommes intimidés, nous n'osons pas les prendre. Le pécheur, selon une forte expression que le dialecte liégeois a conservée du vieux français, est un homme « défranchi. » Il est défranchi devant les idées aussi longtemps qu'il n'a pas rompu avec sa faute, il le reste quelquefois après par un instinct d'humilité vraie. Il est défranchi aussi devant les hommes. Premièrement en face de ceux qui, si indulgents qu'il les suppose, connaissent sa faute. Deuxièmement en face de ceux qui la partagent avec lui, et, plus mauvais que lui, veulent l'entraîner plus bas encore, et cette timidité qui est comme un commencement de complicité, il devine qu'il n'en pourra devenir le maître que par un radical changement. Il est timide enfin en présence de ceux qui sont restés debout et dont la conduite et le caractère lui imposent par leur pureté.

Cette timidité du pécheur, elle est un indice de la présence de la conscience. Ne la raillez point, car un pas encore, et ainsi que toutes les timidités elle pourrait se transmuter en une assurance de mauvais aloi qui s'appellerait alors le cynisme. Le monde est plein de cyniques. De quelque nom qu'ils se parent, psychologues ou connaisseurs d'hommes, gens pratiques ou habiles, manieurs d'affaires, qu'ils soient les don Juan ou les Homais, qu'ils affichent par bravade des choses pires qu'ils ne les voudraient faire ou qu'ils généralisent leur propre cas en maximes universelles pour abaisser l'humanité jusqu'à leur niveau, ne les laissez pas dire, ne permettez jamais que le cynisme s'étale sans vergogne. Et pour conjurer ce péril, soyez toujours de ceux qui savent pardonner à la faute ou à l'erreur loyalement avouée et sincèrement regrettée. Tout homme ayant en lui-même les racines de tout le mal, sachez comprendre et pardonner, relever à force d'amour.

II.

Nous avons vu les causes de la timidité, voyons-en les degrés. M. Dugas, le psychologue dont je suis ici pas à pas les analyses, nous fait distinguer entre l'intimidation et la timidité chronique. L'intimidation est une crise passagère. « Une personne nous a-t-elle une fois intimidés ? Désormais nous ne pouvons plus être rassurés en sa présence ». Et cette impression première résiste au raisonnement. Nul n'en est entièrement garanti. Car elle saisit aussi bien le jeune homme devant un maître respecté, que l'orateur devant un public inoffensif. On cite de grands orateurs, des avocats rompus à leur art, qui n'abordaient pas la barre sans une émotion gênante.

Cette intimidation, mal surveillée, mal combattue, elle se fixe, et elle devient chronique. Alors elle attaque la personnalité. A l'instar des grandes affections nerveuses elle porte atteinte dans la personnalité à ce que celle-ci présente de plus délicat, à ses facultés acquises; elle dissout les nuances et ne laisse subsister dans l'esprit que les grosses couleurs. Le timide est inférieur à lui-même dès qu'il y a du monde. Ses actes instinctifs subsistent, ses mouvements ordonnés disparaissent, il souffre une paralysie de son meilleur moi. Une sorte d'enchantement escamote de son trésor les joyaux les plus exquis qui s'y trouvent, et il ne subsiste de lui que l'homme brut.

Alors peuvent apparaître les grands vices de la timidité que je vais énumérer, que le timide méprise en soi-même et qu'il lui faut combattre à tout prix, c'est-à-dire le mensonge, la vanité, l'isolement et le romanesque.

Commençons par le mensonge. Rousseau prétend - et il y a une part de vrai, bien qu'il ait beaucoup cherché à s'excuser dans ses écrits qu'il y a des « mensonges de timidité. » Ecoutez ceci: « La marche de la conversation plus rapide » que celle de mes idées, me forçant presque » toujours de parler avant de penser » — mais » il ne fallait pas! — « m'a souvent suggéré des » sottises et des inepties que ma raison désap-" prouvait et que mon cœur désavouait... C'est » encore par cette première et irrésistible » impulsion de mon tempérament que, dans les » moments imprévus et rapides, la honte et la » timidité m'arrachent souvent des mensonges » auxquels ma volonté n'a point de part, mais » qui la précèdent en quelque sorte par la » nécessité de répondre à l'instant. » — Le mensonge du timide serait donc innocent. Je soumets cette opinion aux réflexions de votre conscience. Elle est à tout le moins dangereuse.

Ce qui vient ensuite et plus fréquemment, c'est une ridicule et extraordinaire préoccupation de soi, de soi et de l'effet qu'on produit. Le timide est dans la rue, il se croit regardé de partout. Il ajuste sa contenance en passant devant les glaces des vitrines, il observe à la dérobée les yeux des passants pour voir s'ils se dirigent de son côté. Un sourire, un mot que des inconnus prononcent, le bouleversent, car il croit que tout est pour lui et que ce n'est que de lui que tous sont occupés. Sans qu'il s'en aperçoive et à force de modestie maladive, il est envahi par une vanité incroyable, énorme et morbide qui remplit son cerveau, obsède ses pensées, et dirige ses démarches. Pour se rassurer, tout lui est bon ; il se fait un extérieur conforme à tous les autres extérieurs; il veut être bien mis, il perfectionne sa forme, il polit son urbanité. Un grand romancier, un caractère peu sympathique, disait de lui même que pour se sentir à son aise dans la foule, il lui fallait avoir de beaux habits et porter de l'argent sur lui! Etrange garantie de sa propre valeur!

Enfin cette vanité jette le timide dans la solitude, solitude morale encore plus que solitude de fait, mais combien réelle! Le timide se replie sur lui-même. Il devient pessimiste. N'osant pas connaître et ne connaissant pas les hommes, il leur suppose des sentiments inférieurs à ceux qui l'agitent. Il leur suppose l'intérêt, l'égoïsme, la frivolité, et fort souvent juge à faux. Il n'est pas compris et se plaît à rester incompris. Il se sourit à lui-même au sein de sa vie cachée. Il se redit la devise de Descartes: *Bene vixit qui bene latuit*. Il se réfugie enfin dans un monde de jugements sévères et prématurés qu'il doit à son ignorance des conditions légitimes de la vie réelle.

Il finit en romanesque. Il devient le Delobelle d'un livre connu. Une foule de choses impossibles et sottes s'enchaînent dans son esprit et suffisent à occuper son intelligence. Il échappe à la vie vraie et pénètre dans son rêve. Il y perd dans cet isolement, loin du contrôle de ses semblables, le sentiment du possible, et quelquefois aussi celui de sa responsabilité. Il peut en venir à cesser d'exercer une surveillance efficace sur lui-même, et sa vie se fausse, ses passions se développent et « se grisent d'elles-mêmes ; elles deviennent emportées et fougueuses et se croient grandioses et sublimes. » En même temps elles se raffinent. Les émotions vagues et fugitives, qui dans la vie réelle seraient remises à leur place par des sentiments vrais, prennent un jeu démesuré. Il tombe alors dans l'admiration de lui-même, et, de crainte des jugements des autres, recule indéfiniment le moment de produire son chef-d'œuvre. Et s'il le produit, ou bien il retombe de ses illusions au

niveau que lui assignent ses connaissances et ses capacités, ou bien il s'endurcit, suppose des cabales imaginaires, juge que les hommes sont d'une essence inférieure et poursuit sa course obscure vers son idéal indistinct. Désormais lui manqueront cette modestie, cette petite idée de soi-même, ce respect des maîtres qui sont les premières conditions d'un honnête succès. Le « roman » s'est emparé de son âme. Toute supériorité l'affole de jalousie ou d'envie; il rêve de se mesurer avec les géants, il imagine les circonstances qui le rapprocheront d'eux et le feront leur égal... puis l'heure sonne, il faut aller où la vie l'appelle, et il sort de sa songerie plus découragé que jamais.

Ainsi s'enchaînent les pernicieux effets de la timidité dans une âme qui ne se prend pas pour ce qu'elle est. A la racine de toute cette désorganisation, il y a un mal qui a crû en liberté, c'est le manque de sincérité, c'est d'avoir méprisé les grands dons de Dieu qui sont en tout homme même le plus humble, c'est de n'avoir pas voulu user de ses talents propres dans la petite mesure où il en avait et au poste qu'ils lui assignaient.

III.

Ai-je mal vu? — Eh bien, oui! La timidité n'est-elle qu'un artisan de malheur, un fléau de la vie intérieure? Eh bien, non! — J'ai laissé jusqu'ici la moitié de la vérité dans l'ombre. Car il y a une bonne timidité. Il y a des timides qui sont d'entre les meilleures et les plus pures gloires de l'humanité.

La bonne timidité est celle qui naît naturellement du sentiment de la disproportion entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être, entre nous, faibles ou simplement médiocres, et d'autres meilleurs, plus doués ou plus savants que nous. S'il y a dans la jeunesse, comme Schopenhauer l'avait déjà remarqué, une sorte d'aisance qui est le signe d'une nature ordinaire ou présomptueuse, il y a aussi dès la jeunesse, une certaine réserve, une certaine discrétion, fruit de la modestie, qui garde longtemps sous son couvert les qualités les plus délicates qui feront plus tard de la valeur et de la plus incontestable.

De même que l'on aperçoit des ménagères qui ne sortent point de leurs maisons et paraissent peu posséder les qualités de relation, mais dont l'intérieur est merveilleux d'ordre, d'entente et de soins, qui cultivent leur esprit sans le dire et sont le concours vital et bienfaisant qu'il faut au foyer, des ménagères sans prétention qui sont une force incalculable pour ceux en petit nombre qui jouissent de leur solide amitié, qui constituent pour leur famille une source inépuisable de bon conseil, de grâce et de gaîté, de même il y a des âmes, peu douées en qualités brillantes et que le monde ignorerait toujours si le parfum d'une âme était une chose qui se peut entièrement céler, des âmes qui possèdent dans leur vie intérieure entretenue loin des contacts fâcheux et du trop grand jour, toutes les réserves de l'honneur, du sérieux, de l'amour du bien et du beau, des plus hautes recherches de la pensée.

Ceux qui détiennent cette qualité intime de décorer le dedans et d'ignorer les applaudissements de la foule, sont d'incomparables amis. Ils se sont formés sans rien dire, et quand vous les discernez, vous vous assurez une reconnaissance forte comme une liane, comme la réalité de leur âme, toute pétrie de réalité! Il arrive qu'une certaine supériorité ne peut surgir que de cette ombre. On dit que de grandes pensées n'ont pu voir le jour que dans la retraite. La société des humains conspire contre notre virilité, pensait Emerson. Je ne sais, mais ce que je sais, c'est qu'elle ne confère pas la virilité automatiquement

par le simple frottement des caractères. Dans le mot célèbre d'un penseur allemand: « Le talent se forme dans la solitude, le caractère dans le torrent bouillonnant du monde », il y a du vrai. Mais le caractère commence toujours par se dessiner dans le fond de l'âme.

Et il est fait avant tout de sincérité, de la sincérité inséparable du mérite réel, de la sincérité qui nous interdit de jouer un rôle qui ne soit pas le nôtre, et nous fait suivre avant tout ce génie intérieur qui nous dit: Sois ce que tu es! On raconte de Vinet que, dans sa première jeunesse, il fut lourd et silencieux. L'avenir montra que sous cette écorce coulait la double sève de la conscience et de la profondeur.

En matière religieuse, la timidité est toujours recommandable, soit qu'elle nous empêche de passer légèrement condamnation sur les systèmes de nos devanciers, de prononcer hâtivement sur leurs caractères des jugements hasardés, ou de présenter au grand jour les ressorts les plus cachés de notre action. Sans doute il faudrait éviter de tomber dans l'amour inconsidéré de ce qui est incompris, de nous faire sans réflexion les chevaliers des causes perdues, de nous incarcérer dans des conventicules, où le bien suprême reste un bien caché, et où le pain de vie ne se

multiplie pas. Mais le cœur se réchauffe plus aisément aussi dans des intimités bénies, et l'intimité est la condition de la mise en commun de la vérité religieuse. N'oublions jamais que la prière efficace est celle que nous faisons pour Notre Père qui nous voit dans le secret et non celle que nous ferions pour être vus des hommes.

Ceci dit, je pense qu'il est d'un éducateur sage de tâcher à combattre la timidité. Mais doucement. en respectant les diversités de nature, en se souvenant de la parole de La Rochefoucauld: «La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger ». Il faut faire appel à l'expérience, entourer les timides de familiarité, les atteindre par un contact direct qui dissipe les fantômes de l'imagination et fasse évanouir les craintes folles. Le timide alors s'épanouit à mesure qu'il constate qu'il gagne en calme. Il se pénètre de sympathie, se dégage de la mélancolie, de la tristesse, se sent l'égal de tous. Sa fleur s'ouvre sous le grand soleil et commence à son tour avec les autres, son hymne de reconnaissance, de parfum et de beauté, l'hymne d'une âme qui donne tout ce qu'elle peut donner.



LA SANCTIFICATION (1)

Recherchez la sanctification sans laquelle nul ne verra le seigneur. ${\rm H\acute{e}BREUX,~XII,~14}.$

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Recherchez, quel appel!

La sanctification, quel but!

Sans laquelle nul ne verra le Seigneur!

Quelle leçon! Quelle menace! Quelle promesse!

Ene sais, mes chers frères, si vous êtes comme moi. Au milieu de la vie active, souvent repris par d'effroyables inquiétudes en pensant au désarroi des idées, à l'éparpillement des forces, aux doutes terrassant qui saisissent les hommes d'aujourd'hui et leur font quelquefois répéter avec le poète ces mots d'un déséquilibré de génie

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux je sens quelquefois le besoin d'entrer en une

⁽¹⁾ Prêché à Liège en 1898.

communion plus élevée, avec les hommes qui, se mettant au-dessus des circonstances particulières de leur temps, ont essayé de se maintenir dans la région des choses éternelles. Il est vrai que nous avons un devoir ici-bas et que nos carrières nous réclament, mais n'est-il pas vrai aussi que les mots d'éternité, de vie éternelle, de salut, de bien suprême, de Dieu, ne peuvent nous laisser insensibles? Il est vrai que la vie que nous vivons est la vie de citoyens d'un pays civilisé, ou prétendu tel, à la fin du xixe siècle, mais n'est-il pas vrai aussi que nous sommes héritiers d'une autre vie et citoyens des cieux infinis? Il est vrai que notre esprit est plein de connaissances précises auxquelles il s'attaque avec les tenailles du raisonnement pour les disséquer dans leurs éléments et les rendre plus précises encore, et nous rendre plus aptes à l'existence très spécialisée de nos contemporains, mais n'est-il pas plus vrai encore, qu'il contient quelques idées obscures mais hautes, révélatrices, auxquelles on revient quand on a besoin d'une atmosphère plus pure, plus saine que celle que nous respirons? N'est-il pas vrai que les mots d'âme, de bien suprême, de salut, de vie éternelle, quand ils se prononcent en nous avec leur retentissement profond, arrêtent pour un moment toutes nos activités qui se suspendent respectueuses pour les regarder passer!

Oui, peut-être avez-vous aussi cette soif de mieux, cette soif de perfection qui hante nos vies misérables? Oh! abandonnez-vous sans fausse honte à cet appel de votre nature! Il a aussi sa valeur. L'apôtre Paul disait, de crainte qu'on ne perdît pied dans les contemplations éternelles: « Attachez-vous aux choses humbles, n'aspirez pas aux choses élevées. » Et nul plus que lui, cependant, n'a essayé de définir la volonté insondable de Dieu et de s'en pénétrer pour v trouver de certaines forces inconnues à ses contemporains. Ce faisant, l'apôtre Paul contredisait aussi à son précepte, ou plutôt il en posait d'autres à côté, laissant à la conscience de chacun le soin de maintenir l'équilibre entre ces deux extrêmes, la pensée et l'action, et de trouver une voie moyenne qui soit pour son esprit la santé. Sans quitter précisément la voie moyenne, il est permis de méditer sur les plus hauts besoins de notre nature et de profiter par exemple de cette autre recommandation de l'apôtre. «Recherchez la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur. »

Recherchez: Quel appel!

La recherche! Il y a des esprits qui étudient sans jamais mettre de terme à leur étude, qui doutent sans jamais mettre de fin à leur doute, et dont l'esprit exhale pour finir une sorte d'odeur de mort, tant ils sont prêts à repousser toute précision, toute décision, tout acte de la pensée et de la volonté qui dit: Voilà une vérité! Enfin je l'ai trouvée et je la saisis avec bonheur!

En matière religieuse surtout, tel est l'état dans lequel, amenés par la nécessité, la transition, la croissance, l'âge, l'observation, beaucoup s'attardent par indifférence, lassitude, mollesse. Ils cherchent, disent-ils, non, ils ne cherchent pas! Ils ne veulent pas chercher, ils ne veulent plus; ils sont repoussés par le clair aveu de leur conscience. Sans doute il y a des gens qui cherchent sincèrement; ils sont nombreux, disent les uns, ils sont rares, disent les autres. Je n'en sais rien. Je ne suis pas au centre de la conscience de mon prochain. Mais ce que je crois, c'est que si ce prochain peut arriver à discerner l'accent de mon ardente sympathie, neuf fois sur dix il me dira et il s'avouera à lui-» même : « Oui, ma recherche de la vérité est » très faible. Pendant toute mon année je pense » à autre chose, et quand j'ai le temps de me » demander la volonté de Dieu, je crois apercevoir

- » tant de renoncements et de nouveautés à
- » introduire dans ma vie que j'aimemieux reculer
- » découragé, refermer précipitamment la porte
- » entr'ouverte et me contenter d'imiter la bonne
- » moyenne de mes contemporains. »

Ainsi parle une âme désemparée mais sincère, c'est à elle que je m'adresse aujourd'hui et je laisse de côté tout autre auditeur, pour m'adresser à celui-là et essayer de lui faire quelque bien.

Recherchez! dit l'apôtre. Non, ce n'est pas l'état de doute qu'il nous propose, mais une recherche patiente, attentive, naïve, si je peux ainsi parler. Elle ne s'applique pas à un être de fantaisie, à un saint étroit qui tremble de peur pour son salut, pour lequel toutes les conquêtes de la science et de la pensée moderne soient des épouvantails. Il n'est besoin pour répondre aux conditions de cet avis de se refaire une mentalité d'homme primitif, de s'évider de toutes les pensées habituelles, de se cantonner dans un coin vide de son cerveau et v entasser de la religion, comme on entasse autre part des mathématiques, les prix de choses, de l'histoire, des règles de politesse, des souvenirs littéraires. Il faut rester l'homme qu'on est et vouloir devenir l'homme qu'on n'est pas encore, rester homme du xixe siècle et vouloir devenir homme éternel, être l'ami de toutes les choses utiles et vouloir devenir l'intime de toutes les choses désintéressées. Il faut bien se mettre dans la tête qu'un homme du XIXº siècle peut être et doit être un fidèle aussi authentique dans son cadre qu'un Paul ou un Clément, ou un Tertullien, ou un Augustin, ou un Calvin l'ont été dans le leur. Il n'y a donc pas à opposer, comme on dirait, de question préalable, à dire: ça n'est plus possible! — Le bien est éternel; et la nature humaine a des droits éternels, on ne la fausse, ni ne la méprise impunément.

« Recherchez »! Ca s'applique à nous. — Et voyez quel appel à l'homme! Ce qui décourage l'homme, c'est quand on le tient pour rien, quand on n'a rien à lui demander, rien à lui imposer, quand on n'attend de lui nul effort. Il sait si bien qu'il est là pour faire. Il s'agite alors. Le mysticisme antique appelait l'homme à « attendre » intérieurement tout de la grâce et de l'effort de Dieu! L'homme ne peut pas. Il attend, il attend et il s'épuise dans l'attente. Un découragement mortel l'envahit. Tout plutôt que cette mort. Il y a eu des directeurs de conscience qui, l'imagination dévoyée, recommandaient à des âmes honnêtes ou passionnées cette seule discipline: l'attente. — On en sait les mortelles conséquences. Un exemple frappant de cette stérile disposition

d'esprit se trouve dans la longue correspondance échangée entre François de Sales, l'évêque de Savoie, dont on a parlé récemment, et son amie madame de Chantal, qu'il arracha à tous ses devoirs et dont il isola la vie morale et le cœur, raréfiant systématiquement l'air autour d'elle avec toute la puissance d'application et le succès que peut avoir une volonté d'homme sur l'esprit d'une faible femme qui se soumet à ses exigences. Le martyre moral de cette femme est effrayant! Voici une relation qui dure vingt ans et où un homme très occupé de la vie dévote dirige une femme par une correspondance très fréquente et où il lui trace les règles les plus minutieuses de pensée, préoccupé qu'il est des moindres de ses sentiments. La principale des directions de François de Sales consiste à exiger d'elle qu'elle « encloître » ses devoirs et ses affections, qu'elle fasse taire en elle tout regret, tout espoir, tout amour terrestre pour ses enfants. Un jour « il voit en elle encore quelque peu d'inquiétude et d'empressement qui empêche le dernier effort de sa patience » (1605). Il lui décrit son état : « Je viens à votre croix (1604). Je ne sais si Dieu m'aura bien ouvert les yeux pour la voir en ses quatre bouts? » Et il lui explique fort joliment qu'elle est « un oiseau attaché sur la perche, qui ne connaît son impuissance que par l'essai du vol... Il faut prendre en gré de ne point voler. Ne vous empressez pas à de vains désirs, et même ne vous empressez pas à ne vous empresser point... Ce qui vous manque, le défaut qui est en vous, c'est cette entière résignation. » Et il revient sans cesse à ce qu'on a si bien appelé cet escamotage subtil, que l'absence même de foi en Dieu est un bien si on s'y installe, si on l'agrée, comme la suprême épreuve, — « ce que le bon sens de cette femme ne digéra jamais, dit le biographe, qui ne lui procura pas une minute de consolation. »

Elle, cependant, au milieu de toutes ces jongleries de mots qui doivent la tranquilliser, sent très bien que le problème de la vie est beaucoup plus simple, beaucoup plus sain, et à mesure qu'on la veut faire artificiellement meilleure, elle se sent plus mauvaise. Seulement elle cède, elle ne veut plus avoir ni pensées, ni volonté, ni affection qu'autant que toutes ces choses lui seront commandées par François. Et après quelques années, cet enseignement a agi. On peut dire qu'elle en meurt lentement. Car il lui interdit même de penser. «Gardez-vous des fortes applications de l'entendement... » Elle doit être immobile et résignée « comme une statue

dans une niche. » La conséquence, c'est que cette femme meurt, je vous le dis. Elle devient si insensible à ses devoirs, dans cette vie en Dieu où on l'élève, qu'elle quitte son vieux père qui en meurt de douleur, qu'elle quitte ses enfants, passant littéralement sur le corps de son fils couché en travers de la porte, au cours d'une scène mémorable et restée historique, dont une piété malsaine cherche encore à tirer vanité aujourd'hui et où la nature rassembla là tout ce qu'elle a de vrai et de dévoué pour l'opposer comme une protestation contre l'incroyable mélange de fausse religion et de passion égarée qui ravissait cette mère à ses enfants.

Y a-t-il lieu de s'étonner si cette malheureuse femme ne put plus trouver la paix? Sa misère s'accroît jusqu'à en devenir de l'insensibilité. Elle se voit « nue et dépouillée de ce qui lui était le plus précieux ». Elle n'a plus aucune joie. Un épais tapis de mousse a crû sur les ruines de tout ce qui a vécu en elle. « Bouger », comme elle dit, c'est-à-dire vivre, lui est devenu intolérable, impossible. « Elle ne fait, dit-elle, — et voici l'aboutissement de toute cette foi — autre chose que de former au fond d'elle-même un certain désir presque imperceptible que Dieu fasse d'elle et de toutes les créatures et en toutes

choses ce qui lui plaira ». Elle ne peut même plus souhaiter se revoir aux pieds de son directeur, et cela après vingt ans d'une correspondance si enflammée qu'on ne peut la relire aujourd'hui qu'avec la plus grande stupeur. C'est qu'elle a été égarée. C'est qu'on lui a présenté l'œuvre divine en nous comme une œuvre qui se fait presque sans nous, par la direction d'un autre ou par l'esprit de Dieu passivement attendu. Et la fin de cette cruelle discipline c'est nécessairement le contraire de la promesse d'Esaïe qui annonçait « le manteau de louange au lieu de l'esprit d'accablement ».

Ainsi pour « rechercher » nous ne devons pas être différents de nous-mêmes, nous ne devons pas être passifs, — je n'ai pris un exemple que pour mieux éclairer ma pensée — nous devons croire que le premier mot de la vie chrétienne est un appel à notre volonté, qui relève notre dignité, qui réconforte nos esprits, qui consacre notre existence et nos forces et « nous ne perdons » point courage et bien que notre homme exté- » rieur se détruise, notre homme intérieur se » renouvelle de jour en jour ».

Recherchez **la sanctification!** La sanctification, quel but! L'idée de Paul se précise. La sanctification, ce terme un peu vieilli, semble-t-il, est

une chose toujours nouvelle et toujours nécessaire. Rendre saint, c'est-à-dire pur de toute alliance avec le mal, je voudrais bien savoir qui pourrait proclamer aujourd'hui l'impossibilité d'un pareil programme. Oui, si l'on veut toujours pactiser, oui, si l'on veut toujours ménager les intérêts les moins avouables, ou si l'on est toujours envieux du bien d'autrui et indifférent à ses vices, oui, si l'on veut tenir toujours une grande place prête pour tous les luxes et tous les péchés, alors dites que la sainteté est impossible. Mais ne le dites pas, si vous croyez que le monde a aujourd'hui comme autrefois à donner le spectacle de la paix, du travail, de l'amour, de la vérité. Ne le dites pas si vous pensez qu'il y a encore aujourd'hui des saints modernes! Ne le dites pas, si vous avez vu une femme électriser tous les Etats d'Amérique et porter elle-même en Arménie le fruit de ses collectes, les millions 'afflués pour la cause des opprimés. Ne le dites pas si vous avez vu en Angleterre un homme multiplier dans une activité dévorante les meetings pour la cause de la paix et rassembler d'innombrables adhésions en Europe pour arracher aux nations et aux gouvernements une parole de conciliation et des traités d'arbitrage, si vous avez entendu une autre femme prêcher la guerre

contre le vice et tendre la main aux plus méprisées de son sexe, si vous avez vu des jeunes hommes pleins de vigueur et d'intelligence aller s'enterrer dans le grand continent noir pour arracher des misérables au sort que les nations civilisées leur feraient subir, si elles n'étaient représentées que par leurs aventuriers et leurs soldats, au grand continent noir qui pendant longtemps encore engloutira sans qu'on en puisse voir les fruits, les vies et l'argent qu'on y enverra pour cette belle œuvre! ne le dites pas si vous avez connaissance de ces phalanges de braves esprits qui croient encore dans le salut de notre société, dans l'amour des hommes, la satisfaction dans le travail, le progrès moral et social et qui y consacrent dans la médiocrité une vie et des facultés qui leur procureraient l'aisance autre part! Ne le dites pas, si, vous-même, votre cœur a tressailli de sympathie et de pitié, ou bien si. épris du désir de faire des œuvres divines, vous avez vous-même travaillé à l'avancement du règne de Dieu! Ne le dites pas! Rien n'est perdu! Le monde peut encore être gagné à la sainteté, à une vie pure, au milieu des progrès pacifiques! Opposez une intense, une éclatante vie morale à la corruption de votre entourage. Ou plutôt sovons modestes, faites seulement un pas dans ce

sens, et vous saurez que la conscience a encore pour celui qui l'écoute de telles béatitudes à lui chanter, qu'il n'est pas encore dit que les hommes l'abandonneront à toujours pour ne vivre que d'intérêts et de plaisirs.

La sanctification est encore possible. Elle a plusieurs conditions. La plus importante est une implacable sévérité à notre égard quand nous nous jugeons. La seconde est la persévérance.

Sévérité! Sainte sévérité! Personne ne t'aime. Tout le monde sent qu'il a besoin de toi! J'ai entendu des orateurs célébrer la liberté, je l'ai fait moi-même. J'ai entendu des prédicateurs affirmer qu'en laissant se développer toute notre personnalité nous serions infailliblement dans la bonne voie, et cela je crois pouvoir dire que je ne l'ai jamais fait. Car n'y a-t-il pas là une vulgaire flatterie. Sans doute l'heure de réclamer ses droits peut sonner au cadran de l'histoire. Mais à l'heure de méditer sur ses devoirs, nul ne doit trop haut lever la tête.

Il n'y a rien de plus désespérant à la longue que de chanter la gloire de l'homme. Telle nature pure et élevée pourra s'imaginer qu'elle est dans le vrai, surtout si elle fait partie d'un bon milieu de grands cœurs, mais quiconque a une plus large expérience des hommes ne peut douter que leur chant contient toujours une plainte, et les louanges qu'ils se donnent à eux-mêmes ont le souffle court. Quiconque a faim et soif de justice, sent cela, et vient à sa prière, à sa sanctification commençante, le cœur humble et contrit, je ne dis pas avili, abaissé, je ne dis pas détruit, mais brisé. Il a fait l'expérience du péché et il en a retiré la plus salutaire des leçons. Il ne croit plus qu'il est bon, mais il connaît qu'il y a en lui du mal et du bien, beaucoup de mal et peu de bien, tout ce qu'il faut en un mot pour faire un chrétien, un homme sincère qui se voit tel qu'il est.

La sévérité puis la persévérance. La persévérance est rare, elle l'est particulièrement dans la vie spirituelle, — et disons-le, elle serait impossible si l'homme ne tenait point par des fils mystérieux à son Créateur. Là est la source de la sanctification. Là est la force dont Jésus disait: « Sanctifie-les par la vérité! Ta parole est la vérité! »

Se sanctifier, c'est avancer, progresser, c'est remporter victoire sur victoire, devenir maître de sa haine, devenir maître de soi-même. Ce serait une erreur de croire que ce chemin, si on voulait le suivre, on y serait sans compagnon. Il y a des hommes simples et bons, des âmes cachées

dans la foule, et que l'œil de Dieu seul voit briller, qui ont ce secret. Partout où je les rencontre, je m'arrête étonné, pour admirer, comme si j'avais trouvé le seul trésor que la terre puisse présenter au ciel, la seule chose qui n'ait pas été créée, et que la terre ait comme ajoutée aux dons qu'elle a reçus. Ah ! s'il y en a parmi vous qui ont un véritable amour pour les âmes, qui croient au bien dans ce monde et à la possibilité de le réaliser, ne vous découragez pas! Vous combattez avec un plus fort que vous. Et un jour le triomphe vous est réservé. Jésus ne disait-il point, anticipant les temps d'une vue admirable et faisant appel aux cœurs fidèles: Ne crains point, petit troupeau, prenez courage, j'ai vaincu le monde?

Il y a deux faces dans la religion. Elle a son côté de lumière, elle a celui de l'ombre, elle ne serait pas la vérité, si elle était toute joie. — Il y a un calvaire avant d'y avoir un ciel de gloire. Il y a des persécuteurs avant d'y avoir des disciples affermis, il y a du mal et du bien. Il y a des méchants s'il y a des bons. Ça ne peut se nier:

"Sans laquelle." Quelle leçon! Quelle découverte! Ainsi il y a des hommes qui ne veulent pas entendre parler de vaincre leurs passions et de faire naître le nouvel homme?

— Faut-il répondre oui ? — Dieu le sait... Je ne puis condamner, je vais laisser répondre pour moi l'expérience de bien des hommes qui ont vécu de la plus vivifiante piété... Il ont répondu oui.

Ainsi il y a des gens qui haïssent l'esprit de vie ? Oui. Il y a même des chrétiens ou de prétendus tels? Certainement. Des protestants peutêtre? Sans aucun doute. Il y a des hommes sur lesquels leur conscience proclame le plus formel des verdicts. Oui dit et redit : Coupable! Et ils restent impassibles, ou continuent, et sombrent toujours plus avant? Oui. La dissolution se fait dans leurs notions morales et dans leur esprit qui devient incohérent. Ils ne sont plus un, ils sont plusieurs. L'unité chez eux est brisée, l'unité, ce privilège exclusif de la vie pure et sans tache. Ce sont les tièdes, les froids! Peut-être ne sontils que cela? Et encore, on ne sait jamais! La mort morale a toujours une cause morale. Le poison peut être subtil, il est là. C'est l'ambition, la passion de la gloire, la révolte contre la destinée, la soif de se distinguer, sans mesure et au delà de leurs talents, les compromis avec les fautes de leurs concurrents qu'ils imitent,... je ne sais. Dieu le sait. Mais c'est assez pour les refroidir entièrement à l'égard d'une sainteté qui leur paraît désormais chimérique et qu'ils se plaisent à considérer comme arriérée.

Alors on dit: « Tous les hommes ont leurs défauts, on ne fait pas de ces besognes sans casser des œufs. On ne fait pas de l'industrie sans injustice, ni du commerce sans faire des entorses à la morale... On n'arrive pas, sans se plier aux opinions courantes. Il faut sacrifier à la mode, » et autres propos qui n'excusent point leurs auteurs, qui simplement les accusent de lâcheté, de compromission, de défaite. Que diriez-vous d'un soldat qui répéterait: Il faut bien qu'il y ait des vaincus, et prendrait sa honte en patience. Vous ne l'excuseriez que s'il avait tout fait pour l'éviter. Qui peut dire qu'il a tout fait avant de se cantonner dans le laisser-aller et les défaites... Ainsi Paul condamne les tièdes et les froids.

Nul, personne! Quelle menace! Le frisson commence. Il faut peut-être avoir beaucoup vu mourir pour comprendre! — Mais la vie passe comme un songe. Il n'y a pas besoin d'être un philosophe pour sentir cela. Il faut être le pauvre malheureux à qui brusquement la maladie vient enlever ses êtres chéris. Il faut être le rêveur du soir à qui il passe en tête l'idée de compter ses années, il faut être miné par une maladie incurable, atteint dans les sources de la vie, et

soudain elle apparaît tragique, grandiose, simple, élevée au-dessus de toutes les considérations terrestres, la vie, elle apparaît comme le mystère suprême d'ici-bas. Elle apparaît comme une réalité merveilleuse que presque tous traînent dans la boue et qui peut-être va se continuer...

Mais qu'en as-tu fait de ta vie ? Tu entends ! **Nul** de ceux qui se sont contentés à trop bon marché, nul des satisfaits et des esclaves de la coutume, nul des médiocres, nul de ceux qui n'auront pas recherché la sanctification ne verra le Seigneur.

Que c'est beau, que c'est enfantin, que c'est pur cette promesse, voir le Seigneur! Il y a de quoi rire pour ceux qui n'ont pas l'habitude de la méditation! — Voir le Seigneur, voir Dieu, c'est-à-dire comprendre, avoir la clef de tous les mystères, la réponse à toutes les énigmes. Plus de séparation entre le sujet et l'objet, l'exécuteur et l'auteur, la force inconsciente qui mène l'homme et la gloire consciente du Créateur. La pensée se prosterne devant l'éblouissement de toutes les solutions qui se présenteront à elle. Le cœur sera largement satisfait. Nous ne serons plus ignorants et bornés. Les réalisations éternelles se présenteront à nous pour prolonger les lignes que notre instinct religieux a déjà dessinées ici-bas.

Je ne puis décrire ces choses. La langue s'arrête. Mais l'esprit est saisi d'un indicible assentiment. Sa nature est vraiment merveilleuse, car c'est au sein du bien accompli, du devoir poursuivi, de la sanctification demandée et recherchée que se seront ébauchés ici-bas les certitudes qui doivent s'affermir et s'éterniser là-haut.

Et maintenant, me direz-vous, pourquoi vous qui aimez à parler des choses les plus simples et les plus terre à terre, essayez-vous aujourd'hui de nous parler des plus hautes sphères de la vie chrétienne et de la pensée religieuse...

Ma langue s'y prête mal, si sincèrement qu'elle s'y essaie. Et je ne sais. Je me sens guidé par un instinct. Car on peut être « vertueux » pour de petits motifs, modestes, c'est le plus bel indice d'une nature bonne, et je le crois rare. Mais on ne peut être « religieux » sans de grandes aspirations. Toutefois, prenez-y garde. Aimer le sublime sans y tendre, c'est se corrompre. Quand l'homme voit un but, s'il n'y va, il s'en éloigne.— Il n'y a pas en nous un élément, une pensée, une fibre qui ne puisse être ou pour la sanctification ou contre elle. — On ne peut être religieux, dis-je, sans de grandes aspirations? C'est que être

religieux, c'est avoir pris contact avec les vérités spirituelles les plus étendues. C'est avoir résumé tous ses petits défauts dans cette grande vue : le péché! C'est avoir fait tenir toutes ses espérances dans cette grande vérité: Dieu! Et, peut-être cette remarque sera-t-elle utile, cela suppose une certaine expérience de la vie. Un Dieu trop mince, une morale trop étroite?... et au premier doute, voici tout l'homme à bas et il ne reste plus rien de sa morale, ni de sa religion... La foi en Dieu se reconstruit heureusement plusieurs fois dans certaines âmes. Si elles ne se laissent pas décourager, si elles font front contre les tentations de leur vie éprouvée, elles verront peut-être cette foi à chaque reconstruction devenir plus vivante et ce Dieu devenir plus majestueux et plus intime à la fois, plus digne de recevoir leur vie comme un hymne d'adoration et d'amour.

L'amour, le dévouement, comment dirais-je, un peu de souffrance, sont quelquefois la garantie de la valeur de la piété. Car il y a des piétés trop joyeuses, à part quelques exceptions lumineuses dont la sincérité est indéniable. Parfois le zèle religieux sans souffrances, sans la sensation du sacrifice, risquerait d'être une sorte de curiosité, inquiète et noble, mais une curiosité, cela s'est vu! Disons le mot même, une sorte d'égoïsme,

seulement un égoïsme en dehors. L'égoïsme de cette sorte, comme on l'a dit «ne se doute pas qu'il » l'est, parce qu'il est toujours occupé et ravi » d'un objet qui est parfaitement extérieur à lui. Il s'éprend d'art et croit n'avoir jamais vécu pour autre chose. Il s'engoue de philosophie » et il est persuadé qu'il ne s'est jamais intéressé » qu'aux problèmes de ses premières causes et » de ses dernières fins. Il s'échauffe de religion » et est convaincu qu'il est né apôtre. Au fond il » est guidé et poussé par un égoïsme tyrannique » dont le besoin est le changement, par un » dilettantisme qui s'ignore et qui ayant besoin » de changer continuellement d'objet ne se doute » point que sa passion du moment n'est qu'une " forme de son inconstance; par un moi qui » veut tout absorber, mais qui à chaque nouvel » objet dont il subit l'attrait croit qu'il se donne. » — Jamais on ne songe à appeler égoïstes les gens de cette sorte. Ce sont les plus égoïstes » des êtres. Seulement leur égoïsme prend à » chaque instant la forme et l'apparence, même » à leurs yeux, d'un dévouement. (1) »

Si je me résume maintenant, je vois deux vies, l'une sans espérance, sans idéal, « sans un

⁽¹⁾ Emile Faguet.

songe en avant, sans un deuil en arrière », très médiocre, sans amour pour les grandes causes dans lesquelles elle n'a pas de foi et ne se croit pas appelée à un poste de combat. C'est la vie des vaincus, de ceux sur lesquels un milieu hostile ou simplement défiant, un soupçon, un guignon persistant, ou pis une faute s'est posée et qu'elle écrase sans qu'ils résistent, ce sont les vaincus. Passez et ayez pitié. Ils ne demandent le plus souvent qu'un peu de succès, de sérieux, du bien à côté d'eux pour reprendre courage. Aidez-les.

L'autre vie, c'est celle qui a pour devise: Excelsior! qui va de bien en bien, de victoire en victoire, qui connaît les pleurs de la défaite, la prière de la solitude, le triomphe de la lutte. C'est celle qui ne croît pas qu'il y ait au monde un seul sacrifice qu'elle ait légitimenent le droit de refuser à Dieu quand il le demande.

Et Paul qui dit que ceux-ci **seuls,** qui recherchent la sanctification... C'est un appel d'une solennité étrange!

TABLE DES MATIÈRES

A u	lecteur	٠.		۰	٠	٠	• *	′.	٠	٠	,		·	٠	• ,		Pages
Ĺa	Marche	en	A	vai	ıt.			2			•''	٠					. 7
Le	Cœur P	ur															34
U'n	e Eglise	Ma	alao	de	٠			٠	٠				• `		•	b	54
Le	s Fruits		٠		٠		,		٠								73
Le	Ramea	ux															97
Ve	ndredi-Sa	int									•						117
La	Timidité											٠	٠				136
La	Sanctific	atio	n												,		153











LIBRARY USE ONLY

GTU Library 2400 Ridge Road Berkeley, CA 94709 (510) 649-2500



TYP. AUG BÉNARD LIÉGE